

HISTOIRE
DE
M. COCO.

HISTOIRE

DE

M. GOGO,

POUR FAIRE SUITE

A CELLE DE VIDOCQ,

CONTENANT

DES DOCUMENTS PRÉCIEUX SUR SON ORIGINE ET
SA NAISSANCE; LE RÉCIT DE SES FAITS ET GESTES
PENDANT SA JEUNESSE; DE SES AVENTURES,
SES AMOURS, ET D'AUTRES ÉVÈNEMENTS QUI
L'ONT FAIT JOUIR D'UNE CERTAINE CÉLÉBRITÉ;

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON.

Par G....



A PARIS,

CHEZ DELARUE, LIBRAIRE, QUAI DES
AUGUSTINS, N^o 11.

1830.

HISTOIRE

DE

M. COCO.

MON Histoire ne ressemblera point à celles qu'on a publiées depuis quelque temps avec une rare abondance; je ne me recommande point à la curiosité des lecteurs par le nombre et la variété de mes aventures.

Je n'ai point été le héros de ces hauts faits qui ont donné tant de célébrité à des individus qui se sont, en quelque sorte, immortalisés en parcourant la carrière du vice. Lancé par le hasard,

plutôt que par penchant, dans des sociétés qui m'ont porté à commettre des fautes, j'ai été assez heureux pour m'arrêter sur le bord de l'abîme. Si mes erreurs m'ont un peu entaché aux yeux des honnêtes gens, j'ose espérer que l'avenir me fera pardonner le passé, puisque dès à présent je m'attache à ne mériter aucun reproche, et que je ne néglige rien pour rendre quelques services à la société.

Ce préambule m'amène nécessairement à faire connaître mon origine.

Mon père était portier près du Palais-Royal; il exerçait une de ces professions qui distinguent ceux qui, comme lui, tirent le cordon dans Paris. Ces messieurs sont ou tailleurs ou cordonniers, et l'auteur de ma naissance réparait les habits avec une adresse extraordinaire. Ma mère, son aimable moitié, faisait les reprises avec le même talent; et c'est en travaillant conjointement de l'aiguille dans la même loge, qu'ils s'occupèrent de ma

fabrication : était-ce le jour ou la nuit, je l'ignore. Au reste, tout cela importe peu à mon histoire; il suffit que le lecteur sache ce que je fus jadis.

Mon père et ma mère, comme tous les portiers de Paris, recevaient dans leur loge à toutes heures du jour, c'est-à-dire depuis six heures du matin jusqu'à minuit, les femmes, jeunes ou vieilles, qui avaient envie d'apprendre quelques nouvelles ou d'en débiter; en sorte que mes parens savaient ce qui se passait dans tout le quartier; si les époux vivaient en bonne intelligence avec leurs épouses, et si les filles étaient fidèles à leurs amans, et *vice versa*.

Ces femmes sensibles et compatissantes qui font l'ornement du Palais-Royal, venaient assidument chez mes chers parens; ma mère était leur confidente : elle tirait les cartes pour leur annoncer de bonnes nouvelles, et mon père, qui écrivait aussi bien qu'un portier, se chargeait de rédiger les

missives amoureuses, lorsque les amis, les amans ou autres connaissances de ces vestales, se faisaient attendre ou boudaient leurs maîtresses.

Comme on le voit, mon père présidait aux mystères amoureux, terminait les brouilleries et faisait les raccommodemens : c'était donc un homme précieux. Aussi les cadeaux pleuvaient à la maison, et les friandises que recevaient toutes les belles du quartier étaient partagées avec ma mère. Quant au papa, comme il préférait les canons et les petits verres, et qu'il était un très-chaud partisan de Bacchus, on le régalaît de Bourgogne, et il le savourait avec délices. Mais c'en est assez sur les auteurs de mes jours ; je reviens à moi, et n'interromprai plus la narration où je vais jouer le principal rôle.

Ma mère ayant répondu au chaste amour de son époux, elle devint enceinte ; elle désirait un garçon, toutes ses connaissances lui annonçaient que

ses vœux se réaliseraient, et au bout de neuf mois je vins au monde.

Les filles, les femmes vinrent féliciter ma mère. Mon père était tout fier de sa progéniture. Je passai dans toutes les mains pour être examiné, caressé, embrassé : on me trouva charmant, beau comme un amour, et on prédit à ma mère que je serais chéri des belles ; elle accepta l'augure.

On trouva même que je criais agréablement, et une femme du quartier annonça que j'aurais une jolie voix. Comme mon père avait la prétention de chanter avec goût quelques arriettes d'opéra, il dit avec une sorte d'emphase : « Il tiendra de moi, car pour
« le chant je n'en crains pas un autre,
« et des messieurs m'en ont fait compliment. »

Je passerai promptement sur les premières années de ma vie, car un enfant au berceau, fût-ce même un prince, n'a rien de bien intéressant,

quoi qu'en disent les flatteurs. Lorsque je n'étais pas sur les genoux ou dans les bras de ma mère, les beautés du Palais-Royal la remplaçaient ; elles m'agaçaient, me parlaient sans cesse, et ma langue se délia de bonne heure, le tout par imitation et pour profiter des heureuses leçons que je recevais à chaque instant. C'est ainsi que j'arrivai à l'âge de quatre ans, en amusant par mon babil tous ceux qui fréquentaient la loge de mon père.

Je commençai bientôt à faire des petites commissions pour les personnes de la maison et les filles du Palais. J'allais chercher le café, le sucre, la cassonnade, et je dimais toujours sur ces deux dernières denrées. Devenu un peu plus grand, j'allais chercher la crème, et j'avais toujours l'attention d'en goûter.

Je rapportais exactement ce que j'entendais dire chez la fruitière et dans le cercle que les bavardes formaient toujours autour des laitières.

On louait ma mémoire, mon intelligence, et je cherchais à mériter chaque jour de nouveaux éloges par mes petits *cancans*.

Les femmes du Palais-Royal m'emmenaient souvent chez elles ; je les voyais faire leur toilette. Elles me coiffaient de leurs bonnets, et me trouvaient à ravir ; lorsque j'étais couvert de leurs bijoux, elles me plaçaient devant la glace, et je me regardais avec une sorte de complaisance. Ces ajustemens me plaisaient beaucoup, et voilà sans doute ce qui fit naître plus tard dans mon âme un amour désordonné pour les dentelles, les montres, les bijoux, les diamans ; l'argenterie, enfin tout ce qui charme la vue et peut nous éblouir.

Je voyais mon père jeter dans l'œil les morceaux de drap et autres étoffes, qui paraissaient être de trop. Plus tard, je pensai qu'on devait marcher sur les traces de ses parens, et, par sympathie, je mettais dans mes po-

ches les objets qui me tombaient sous la main, croyant, comme dom *Bazile*, que ce qui est bon à prendre est bon... à garder. Avec de pareils principes, il est facile de prévoir que bientôt je me trouverais dans l'embarras, et ce fut ce qui m'arriva ; mais n'anticipons point sur les événemens.

Je touchais à ma neuvième année, mes parens, qui n'étaient pas très-laborieux, quoique d'une probité reconnue, n'avaient point cherché à corriger, à détruire ce penchant irrésistible que je paraissais avoir pour l'oisiveté. Je me livrais bien à plusieurs occupations, mais tout cela se bornait à rendre quelques petits services à l'un et à l'autre ; le salaire que j'en retirais, que j'avais soin de remettre exactement à ma mère, lui faisait fermer les yeux sur ma conduite ; elle ne songeait même pas à m'envoyer à l'école pour apprendre à lire et écrire ; en sorte que je passais la majeure partie des jours à jouer, dans le jardin du

Palais-Royal, avec des polissons comme moi, et c'était là que je faisais mon éducation.

Parmi mes camarades, il y en avait de plus âgés que moi qui avaient de l'argent que je les aidais à dépenser, et je les entendais dire entre eux : « C'est dommage que Coco ne soit pas plus âgé, on l'instruirait ; mais il « jaserait. »

Je ne cherchais point à connaître le mot de cette espèce d'énigme ; je ne savais que jouer, ou quitter les plaisirs pour aller dans la chambre d'une des filles du Palais, qui souvent m'appelaient pour que j'allasse lui chercher les objets dont elle avait besoin. A mon retour, je rapportais toujours quelque chose, et j'en faisais part à mes camarades. Un jour l'un d'eux me dit : « Si j'étais « comme toi, je ne manquerais jamais « de rien. »

Je voulus savoir ce que cela signifiait, et il me répondit : « Viens avec « moi. »

Je le suivis dans une des rues qui avoisinent le Palais ; nous montâmes à un quatrième étage ; il frappa à une porte , on vint lui ouvrir ; c'était une femme qui , en le reconnaissant , s'écria : C'est toi , la Malice ! avec qui es-tu là ? — Soyez tranquille , c'est un de mes amis que je veux former , il est sûr. Nous entrâmes , mon camarade tira de sa poche des dentelles , deux bagnes , une paire de boucles d'oreilles. La femme examina le tout , et lui donna ensuite trente francs , en ajoutant , c'est ce que ça vaut. — C'est bon , dit le vendeur , et nous partîmes

Dès que nous fûmes dans l'escalier il m'arrêta , et , me montrant l'argent qu'il avait dans sa poche , il me dit : « Tu vois , il ne tient qu'à toi d'en avoir autant ; tu vas tous les jours chez des filles qui laissent leurs affaires à l'abandon ; il t'est facile de t'en emparer. Point de scrupule , elles gagnent si facilement ce que tu leur

« enleveras , que c'est leur rendre « service , en renouvelant fréquemment leur garde-robe. Ainsi Coco , « il faut dès aujourd'hui te mettre en « besogne ; surtout prends garde « d'être surpris. Au reste , elles ne se « désieront pas de toi , et je vais te « donner une leçon. »

Nous descendîmes ; il me mena chez un marchand de vin , et il me montra à fouiller dans une poche , à cacher adroitement un mouchoir , une bague , ou tout autre objet dont je m'emparerais. Je prouvai de l'intelligence , et il m'en fit compliment.

Nous retournâmes au Palais-Royal pour rejoindre nos amis. En arrivant dans le jardin , une femme m'appela. Mon instituteur me dit : « Allons , « Coco , voilà le moment de débiter : « si l'occasion se présente , il faut en « profiter. »

Je le quittai pour me rendre près de celle qui avait besoin de mes ser-

vices. Mes scrupules s'évanouirent en montant l'escalier, et je me promis de donner un échantillon de mon savoir-faire.

Dès que je fus entré dans la chambre de cette fille, qui se nommait Angélique, elle parut charmée de me voir, et me dit : Il y a long-temps que je « t'attendois, mon cher Coco ; il faut « que tu me portes une lettre rue du « Roule, chez un Monsieur qui m'avait « promis de venir hier, et qui m'a « manqué de parole. » Je dis que j'étais prêt à partir. Eh bien, mon ami, je vais te remettre le billet ; mais as-tu déjeuné ? Sur ma réponse négative elle se leva, et passa dans sa cuisine. Pendant ce temps, je jetai les yeux sur la cheminée ; je vis plusieurs bagues, j'en pris deux, je les mis dans ma poche, et me plaçai lestement dans l'endroit où elle m'avait laissé. Elle rentra aussitôt avec une assiette dans la main, sur laquelle il y avait un morceau de pâté et un verre de

vin : Tiens, Coco, bois et mange, dit Angélique. Je pris le vin, je le bus, et m'emparant du pâté, je lui observai que je mangerais en route, pour ne pas la faire attendre trop long-temps. Elle approuva mon zèle, et je partis. Elle était bien loin de se douter du motif qui me pressait de m'éloigner.

Je descendis rapidement l'escalier, et bientôt je fus dans le jardin ; je tournai la tête, et j'aperçus Angélique à sa croisée qui me regardait, et qui me fit un signe d'amitié pour prouver sa satisfaction de l'empressement que je mettais à la servir.

Je disparus bientôt, et, sans m'inquiéter de ce qui pourrait arriver de la soustraction dont je m'étais rendu coupable, je ne songeai qu'aux moyens de me défaire des objets que j'avais entre les mains, et je me promis bien d'aller les vendre à la femme que j'avais vue le matin, avant de rendre compte à Angélique de la commission que je faisais pour elle.

Je portai la lettre, je me rendis ensuite chez la brave femme qui achetait ce qu'on lui portait. Elle me donna cent francs après avoir examiné mes deux bagues, et me dit qu'elle me payait en conscience.

Je n'avais jamais eu tant d'argent, et j'éprouvais une joie inexprimable. Je fus retrouver mon camarade; je lui racontai mon aventure et lui montrai la somme dont j'étais possesseur. Bravo ! me dit-il, nous allons faire la noce; partons. Je répondis qu'il fallait au-paravant que j'allasse rendre réponse de ma commission, et, pour éviter toute mésaventure, je lui remis l'argent que j'avais reçu. Nous nous donnâmes rendez-vous, et je montai chez Angélique; je la trouvai qui m'attendait. Elle loua mon exactitude et ma diligence, me paya généreusement, ensuite je la quittai, très-content de ce qu'elle ne s'était aperçue de rien.

Je rejoignis mon camarade; il était

avec deux de ses amis qui étaient aussi des miens, et nous résolûmes d'aller nous divertir aux Champs-Élysées.

Nous nous y rendîmes, nous entrâmes chez un traiteur où nous nous fîmes servir à dîner. Mon camarade donna des ordres, et nous mangeâmes de bon appétit. Les mets étaient délicats; jamais nous ne nous étions trouvés à pareille fête, ni les uns ni les autres.

Le dîner fini, mon camarade paya et me remit le reste de mon argent.

Il nous prit alors envie d'aller au café; nous nous passâmes cette fantaisie. Nous retournâmes au Palais-Royal, et je rentrai chez ma mère où je cachai mon argent. On me demanda d'où je venais; je fis un conte que mon père et ma mère prirent pour argent comptant. Il était tard, je fus me coucher en attendant le lendemain.

Lorsque je fus seul et livré à mes réflexions, je songeai à l'action que j'avais faite, et je ne pus m'empêcher

d'en redouter les suites si je venais à être découvert; mais je m'étourdis ensuite moi-même, et je finis par m'endormir.

Le jour suivant à mon réveil, je fus encore poursuivi par la pensée qui m'avait tourmenté la veille, et je me levai dans l'intention de m'assurer si Angélique savait enfin qu'il lui manquait deux bagues. Je quittai ma chambre et je descendis dans la loge. Il y avait un moment que j'y étais, lorsque je vis arriver Angélique. La frayeur me prit; mais comme elle avait l'air rayonnante de joie, je me rassurai. Elle vint à moi, et me sautant au cou, elle m'embrassa avec transport, en me disant que je lui avais porté bonheur, que la personne à laquelle j'avais porté une lettre était venue, et qu'elle était très-satisfaite; pour me le prouver, elle me donna de l'argent. Mon père et ma mère ouvraient de grands yeux; je leur donnai ce que je venais de recevoir.

Angélique approuva ma conduite, et mes parens me comblèrent de témoignages d'amitié; je les reçus comme si je les eusse mérités, et cet événement, bien loin de m'engager à faire un heureux retour sur moi-même, m'encouragea, au contraire, à suivre mes funestes penchans, puisque l'impunité venait ainsi à mon secours.

Angélique dit à mon père et à ma mère qu'elle allait prendre du café avec nous, et elle me donna de l'argent pour aller acheter tout ce qui était nécessaire; elle nous dit encore : « J'ai, sans y faire attention, laissé la clé à ma porte; je viens de m'en apercevoir, et je cours la chercher, car on pourrait bien ouvrir et me voler en voyant que tout le monde est sorti. »

Elle partit, et je courus acheter du café. Lorsque je revins Angélique était déjà de retour, et elle disait à « ma mère : Il semblait que je m'en doutasse; on a ouvert ma porte, et

ou m'a volé deux bagues sur ma cheminée. » En lui entendant prononcer ces mots, j'éprouvai un certain saisissement. Elle ajouta : « Je gagerais que c'est un homme d'assez mauvaise mine qui descendait l'escalier tandis que je montais, qui aura fait le coup. » Je devins plus calme, et je dis intérieurement : Je ne puis plus être soupçonné, ainsi bannissons toute espèce de crainte.

On fit du café, nous le primes, et Angélique parut consolée de la perte qu'elle avait faite, en disant qu'elle serait bientôt réparée.

Je continuai le genre de vie que j'avais commencé sous des auspices qui me paraissaient aussi favorables. Mes amis et moi nous nous prêtions un mutuel secours, et nous nagions au sein des plaisirs et de l'opulence lorsque j'éprouvai un échec; je fus arrêté au moment même où je cherchais à commettre un vol : on me conduisit en prison. Comme le délit n'était pas

prouvé, qu'il n'y avait eu qu'un très-faible commencement d'exécution, je fus seulement condamné à un mois de détention.

Mon père et ma mère, en apprenant cette affaire, furent désolés; ils vinrent me voir. Je leur fis entendre que m'étant trouvé par hasard près de celui qui avait commis le vol, et au moment où il prenait la fuite, on m'avait soupçonné d'être son complice; mais qu'il n'en était rien; que je ne le connaissais même pas. Ils s'en rapportèrent à ce que je leur disais; et, comme on croit facilement ceux qu'on aime, ils pensèrent que j'étais victime d'une injustice; Angélique fut de cet avis, et pendant ma détention ils me prodiguèrent les uns et les autres les plus tendres soins.

Le mois étant expiré, je sortis; mais comme la leçon était un peu forte, je me promis bien de prendre des précautions pour ne pas être découvert. Je n'avais nullement l'intention de me corriger.

Mon père et ma mère me firent les plus belles exhortations pour m'engager à ne fréquenter que des gens honnêtes; je ne tins point compte de leurs salutaires avis, et je retombai dans mes vicieuses et coupables habitudes.

Je continuais à aller chez les filles du Palais; un jour je me trouvai dans la chambre de l'une d'elles qui se nommait Rosalie; un marchand lui montrait des dentelles. Tandis qu'il allait et venait, j'en pris une pièce que je cachai dans mon gilet, et je sortis; il s'en aperçut après mon départ, et les soupçons tombèrent sur moi, quoiqu'il n'en eût pas la preuve.

Il porta plainte, je fus arrêté et mis en prison; mais je parvins à me tirer d'affaire en niant le fait. Faute de preuves suffisantes, je fus mis en liberté.

Ma réputation en reçut de très-fortes atteintes, et si je ne fus pas regardé tout-à-fait comme un cou-

pable, on cessa d'avoir confiance en moi, et je ne fus employé par personne; on tenait même à voix basse des propos sur mon compte qui désespéraient mes parens, et ils ne dissimulaient pas leur chagrin lorsque nous étions seuls ensemble.

Je protestais toujours de mon innocence, mais ils se refusaient à y croire en raison de la récidive. Je voyais chaque jour mes camarades, nous continuons notre genre de vie; mais comme nous étions devenus plus adroits en raison de l'expérience que nous avions acquise, nous croyions y trouver le gage d'une éternelle impunité. Mais le sort, qui semblait nous favoriser, ne nous traitait ainsi en enfans gâtés, que pour nous faire sentir plus tard l'amertume des plus cruels revers.

Mes parens reconnaurent trop tard la faute qu'ils avaient commise en me laissant ainsi vivre à ma fantaisie, sans chercher à réprimer mes goûts

désordonnés ; ils voulurent me faire revenir à une conduite plus conforme aux principes de l'honneur et de la délicatesse ; je fus sourd à leur voix. Corrompu par les exemples et les conseils des mauvais sujets dont je faisais ma société habituelle, j'osais leur manquer de respect et me moquer de leurs avis ; j'en fus bientôt puni, et cela devait être. Malheur à celui qui méconnaît la sagesse lorsqu'elle sort de la bouche paternelle !

Je touchais à ma dix-septième année, j'étais connu pour un mauvais sujet ; j'avais la réputation d'un filou, et si je n'avais pas encore été puni d'une manière plus exemplaire, c'est que les preuves avaient manqué et que je n'avais pas été pris sur le fait. J'étais suivi de près, on ne me perdait pas de vue ainsi que mes associés, et nous fûmes tous arrêtés en commettant un vol. Conduits d'abord à la Force, nous fûmes condamnés à la détention, et de là transférés à Bi-

cêtre pour y subir la peine à laquelle nous avons été condamnés par notre jugement.

Je passai quelque temps dans cette maison, où je me perfectionnai dans la science de la *filouterie* ; j'y trouvai des maîtres passés dans l'art de la ruse, tels que Chi. . . . Pois. . . Lem. . et autres., Ils me donnèrent des leçons dont je sus profiter ; et je fis des progrès si rapides, qu'ils m'annoncèrent que je finirais par les surpasser un jour. Mes bons et malheureux parents, qui craignaient avec juste raison que je devinsse plus corrompu encore si je séjournais plus long temps à Bicêtre, au milieu de tous les scélérats qui en sont habituellement les commensaux ; mes parents, dis-je, obtinrent que je fusse enrôlé à Bicêtre, pour servir dans les troupes coloniales et en conséquence je dus être transféré à l'île de Rhé.

J'y fus conduit de brigade en brigade par la gendarmerie ; et, avant

de partir, mon père et ma mère me donnèrent de l'argent, ils me recommandèrent à mes gardes, en les priant de parler en ma faveur à ceux qui les remplaceraient, et ainsi de suite jusqu'à destination.

Sans avoir une taille ni des traits remarquables, j'avais une physionomie assez douce, un organe agréable, un maintien qui prévenait en ma faveur, et je possédais en outre un peu l'art de me contrefaire. Tout cela me fut avantageux au point, qu'à la liberté près, je voyageai très-agréablement et ne manquai de rien sur la route. Je passai pour un jeune homme de bonne famille qui avait fait quelques fredaines, (et que l'on envoyait aux colonies pour lui donner le temps de réfléchir et de s'amender.

Arrivé à l'île de Rhé, je fus incorporé dans un des bataillons coloniaux qui s'y trouvaient en garnison. Je me montrai soumis, respectueux et obéissant, et je parvins à me concilier la

bienveillance de mes chefs à tel point, que si j'eusse su lire et écrire, j'aurais pu obtenir bientôt un grade; mais mon ambition n'allait pas jusque-là : la liberté seule était l'objet de mes vœux. Je n'étais pas très-désireux d'aller aux colonies ; et, pour échapper à ce que je regardais comme le plus grand des malheurs, je me promis de mettre tout en œuvre pour m'évader, en usant de beaucoup de prudence et de circonspection, afin de ne pas trop éveiller les soupçons.

Le hasard me servit d'abord beaucoup mieux que je ne devais l'espérer. Le capitaine de ma compagnie m'avait chargé deux ou trois fois de lui faire quelques commissions ; je m'en étais acquitté, à ce qu'il paraît, à son gré, car un jour il me fit venir, et m'annonça qu'il me prenait en quelque sorte à son service, et que je me rendrais chaque matin chez lui pour faire sa chambre et nettoyer ses habits, qu'il aurait soin de moi, et me pro-

tégerait si je savais me rendre digne de ses bontés.

J'acceptai la proposition avec autant de reconnaissance que de plaisir, et le lendemain j'entrai en fonctions. Il me témoigna quelques jours après toute sa satisfaction, me donna quelques-uns de ses vêtemens, en sorte que je parus un autre homme.

Il était logé dans une maison bourgeoise; et comme j'allais et je venais sans cesse, je rencontrai plusieurs fois la cuisinière, qui me parut jolie. Je formai le projet de faire sa connaissance, et, pour y parvenir, je prenais chaque jour le prétexte d'aller à la cuisine pour lui demander du feu, ou quelque autre chose dont je pouvais avoir besoin pour mon capitaine; je me présentais toujours avec honnêteté, je ne manquais jamais de faire un petit compliment à l'aimable Louise, et je finis par en être très-bien accueilli. Elle trouva que j'étais très-honnête, et je le sus par mon

capitaine qui m'en fit compliment, parce qu'elle lui en avait parlé, et il me dit en riant : « Allons, c'est très-bien! pousse ta pointe, te voilà en bon chemin; tu n'as plus qu'à marcher. La cuisine est bonne, tu pourras l'engraisser, et Louise fera danser pour toi l'anse du panier. » Je me promis bien de profiter du conseil, sans dire tout l'usage que j'en ferais, et je sus dissimuler.

Comme j'étais certain de ne point être désapprouvé par mon capitaine, je fus plus assidu que jamais auprès de Louise; et lorsque je n'étais pas occupé par mon chef, on était sûr de me trouver à la cuisine à filer le parfait amour.

Je ne manquais de rien, le meilleur bouillon était pour moi. La clé de la cave était à la disposition de Louise, et nous faisons sauter le bouchon en trinquant ensemble et en mangeant de bons morceaux, lorsque les maîtres étaient sortis. Je vivais là comme un

bienheureux, et je faisais de nouveaux progrès dans le cœur de Louise. Enfin nous nous fîmes un mutuel aveu de notre amour, et, ce qu'il y eut de mieux, nous nous le prouvâmes.

Dès-lors mon amie fut entièrement à moi, et des idées de mariage lui passèrent par la tête; elle m'en parla, et je fus de son avis avec d'autant plus de raison, que ce projet pouvait être favorable à mes desseins. Louise fut enchantée, et elle eut de moi la meilleure opinion, en songeant que je ne voulais pas la tromper, puisque je consentais à l'épouser. Ce fut là le sujet de tous nos entretiens et le but de tous les vœux de Louise, que je semblais partager.

Elle devenait de jour en jour plus pressante pour voir former notre union; je lui parlais des obstacles qui pourraient la retarder: j'avais besoin du consentement de mes parens, de papiers que je ne pouvais me procurer, puisqu'il serait peut-être né-

cessaire que j'allasse dans mon pays pour les obtenir; ensuite il me fallait une permission que l'on pouvait me refuser. Je devais donc, bon gré malgré, attendre un moment plus opportun. J'ajoutais encore que je pourrais très-bien écrire à ma famille, mais que cette correspondance entraînerait des lenteurs qui s'accorderaient peu avec mon amoureuse impatience.

Louise la partageait, et elle souriait à mes tendres discours. J'ajoutai qu'il y avait un autre moyen bien plus sûr; mais que je voulais y réfléchir avant de lui en faire part, afin d'en assurer le succès. Elle voulait que je m'expliquasse sus-le-champ; je la refusai, en la priant d'attendre encore deux ou trois jours. J'étais certain d'accroître encore son impatience, et c'est ce que je voulais, parce que j'y trouverais le moyen de lever tous les obstacles, et de détruire les objections qu'elle pourrait me faire, en lui peignant la violence de mon amour.

Ensuite je pensais qu'en irritant ses désirs , ils prendraient un nouveau degré d'accroissement. Quoique je n'eusse pas encore beaucoup d'expérience, et que le caractère des femmes ne me fût pas très-connu , j'en jugeais d'après moi , et je ne me trompais pas.

Le délai que j'avais demandé à Louise expira , et au bout de trois jours il fallut m'expliquer. Elle me somma de tenir ma parole ; et , après m'être exprimé le mieux qu'il me fut possible , j'ajoutai : « Ma chère Louise , je ne serai réellement heureux que lorsque le don de ta main aura suivi celui de ton cœur ; et pour hâter ce moment fortuné , il faut que j'aïlle moi-même auprès de ma famille. Il y a de très-grandes difficultés : j'obtiens bien la permission de mon capitaine ; il me la donnera sûrement , parce qu'il m'aime beaucoup. Songe encore , ma bien-aimée , qu'il faut que je trouve une barque qui me conduise à terre , et cela avec mystère et

discretion ; et ce qu'il y a de pis , c'est qu'il me faut de l'argent pour la route , et je n'ai pas un sou. Comment faire , ma chère Louise ? je suis réellement au désespoir. »

Louise se mit à sourire , et me dit : « Console-toi , d'abord si tu manques d'argent ; j'en ai , et plus qu'il ne t'en faut : je ne puis en faire un meilleur emploi. Quant à la barque , mon cousin est pêcheur , il m'aime beaucoup ; dès que je lui en parlerai , il se fera un plaisir de te conduire à terre. Ainsi , mon ami , tranquillise-toi ; nous serons bientôt mariés. Fais tes dispositions , dès demain , je prendrai des arrangemens avec mon cousin ; il partira pour la pêche : tu changeras ton costume avec le sien , il te mettra à terre , et le dieu protecteur des amans fidèles fera le reste. Lorsque tu seras sur le point de revenir , tu m'en instruiras en m'écrivant , et la même nacelle te ramènera dans mes bras. Pour l'argent , comme il est à ma disposi-

tion, je te le remettrai quand tu voudras. Je crois que six cents francs te suffiront ; au reste, si tu en veux davantage, tu peux parler : je n'entends pas que mon amant, mon prétendu arrive dans sa famille au dépourvu.

J'approuvai la conduite de Louise, et la remerciai de sa générosité. Elle me répondit qu'elle était trop heureuse de me prouver son amour, et nous arrêtâmes que je partirais le plus tôt possible. Je lui observai qu'il valait mieux que je quitasse l'île de Rhé pendant la nuit, pour éviter toutes les observations ; son cousin connaissant parfaitement la côte, il me débarquerait dans l'endroit le plus convenable.

Louise approuva tout ; elle parla à son cousin, qui voulut me connaître, et promit de faire ce que sa cousine désirait. Il vint chez elle, et me trouva dans la cuisine ; je lui plus, il m'appela de suite son parent, et nous arrêtâmes que dans trois jours au plus

tard je partirais ; car, disait-il, les amoureux n'ont guères de patience. Il me promit de me procurer des habits pour que je pusse voyager sans crainte.

Mon capitaine, que je vis, me fit compliment sur ma liaison avec Louise, et il promit de me protéger si je voulais l'épouser. Il avait su qu'elle tenait à une famille honnête, qu'elle avait de l'argent, et il trouvait ce parti très-sortable.

Je le remerciai, et je devais faire usage de sa bonne volonté suivant les circonstances. Quoique Louise me plût beaucoup, je n'avais pas un grand penchant pour le mariage ; je préférerais vivre indépendant. Je me voyais déjà à Paris, jouant un certain rôle avec l'argent que je devais recevoir, et je me promettais bien de laisser Louise donner carrière à sa générosité.

J'attendais avec impatience que les trois jours fussent expirés ; enfin ce

jour tant désiré arriva. Dès que la nuit fût venue, j'entrai dans le bateau avec le cousin. Louise voulut m'accompagner jusqu'à terre, j'y consentis; j'étais assis auprès d'elle tandis que le cousin ramait; je tenais sa main dans la mienne, et nous échangeions les plus tendres baisers en nous promettant une fidélité à toute épreuve. Enfin nous touchâmes la terre, nous descendîmes dans un endroit que connaissait le cousin, non loin d'une auberge où nous nous rendîmes avec Louise, après qu'il eût amarré son bateau sur le rivage.

Arrivés dans l'auberge, il fallut se rafraîchir; et comme je ne connaissais pas les chemins, le cousin et Louise me conduisirent sur la grande route. Elle m'avait donné l'argent dans le bateau; j'avais un costume qui me changeait entièrement, l'honnête et prévoyant cousin m'avait eu outre remis son passeport: nous étions à peu près de la même taille, la fortune de-

Le temps s'était écoulé rapidement; nous étions dans les beaux jours, le crépuscule annonçait le lever de l'aurore: il fallut se séparer. Louise me pressa sur son cœur, de douces larmes s'échappèrent de ses yeux; je promis de lui donner de mes nouvelles le plus tôt possible, j'embrassai le cousin, et nous nous séparâmes.

Je l'avouerai franchement, je quittais Louise avec regret, je l'aimais; je ne devais plus la revoir. Cette séparation me fut pénible; mais après que j'eus fait une demi-lieue, que je reconnus que je jouissais de ma liberté, je doublai le pas; et lorsque le jour éclaira tout-à-fait la terre, j'étais déjà loin de la mer. Je marchai toute la journée sans faire aucune fâcheuse rencontre; le soir, j'arrivai dans une petite ville, j'entrai dans une auberge, où je demandai à souper et à coucher. On me servit, je mangeai de bon appétit; ensuite je montai dans ma chambre, où je me couchai après avoir

compté mon argent. Je trouvai mille francs ; la bonne Louise avait cru devoir me remettre cette somme , dont une grande partie était en or : je m'endormis en pensant à cette aimable fille.

Je me levai avec l'aurore , je payai ma dépense , et je me mis en route. Il y avait environ deux heures que je marchais , lorsque j'aperçus de loin deux gendarmes à cheval qui conduisaient en laisse deux malheureux prisonniers. Je pris à droite un petit chemin qui se présenta. Comme j'avais le costume d'un paysan du pays et que je ne forçai point ma marche , je ne dus inspirer aucune crainte. Je gagnai un petit bois taillis que je découvris à peu de distance , et lorsque j'y fus entré , je me couchai sur les broussailles pour observer les deux gendarmes ; ils passèrent sans regarder de mon côté , et je m'estimai très-heureux d'en être oublié. Lorsque je les eus perdus de vue je me remis en route , en faisant des vœux pour ne plus être exposé à

de semblables frayeurs. Je ne dirai point que le ciel les exauça , ce serait trop présumer de sa bonté , mais enfin j'arrivai à Paris.

Je me trouvai près de la barrière avant la fin du jour ; je résolus d'attendre qu'il fût nuit avant d'entrer dans la ville ; j'étais trop connu de la police et de ses agens pour ne pas redouter leurs yeux d'argus. Je me couchai dans un champ , et lorsque l'obscurité me couvrit de son ombre , je me rendis chez mes parens : j'examinai avant d'entrer s'il n'y avait point de personnes étrangères. Ma mère était seule ; je la trouvai bien changée , et je m'accusai d'en être la cause , j'éprouvais une sensation douloureuse. J'ouvris la porte ; ma mère jeta les yeux sur moi , son cœur lui dit que j'étais son fils , et elle s'écria : C'est toi , malheureux , d'où viens-tu ? Je tombai à ses pieds ; elle me releva , m'ouvrit ses bras , je m'y précipitai et nos larmes se confondirent.

Je lui demandai des nouvelles de mon père; elle me répondit qu'il était sorti. Je lui racontai de quelle manière j'avais quitté l'île de Rhé. Comme il n'était pas prudent que je m'exposasse aux regards de tout le monde, elle me fit monter dans une petite chambre qui était près de la loge; elle m'apporta à boire et à manger, et comme j'étais fatigué je me couchai.

Le calme de la maison paternelle, où je pouvais me reposer sans inquiétude, provoqua bientôt le sommeil, et je m'endormis profondément. Mon père arriva, mais il ne voulut pas troubler mon repos; je le sus le lendemain matin, lorsque je le vis. Il parut avoir oublié le passé, car il me témoigna beaucoup d'amitié. Il me plaigait lorsque je lui racontai ce qui m'était arrivé. Il m'exhorta à mener une conduite plus régulière; je le lui promis sans songer que je pourrais bien ne pas tenir parole. Je m'aperçus que mes parens n'étaient pas dans une po-

sition très-brillante; je leur donnai une partie de l'argent que je possédais, sans leur faire connaître la source d'où il provenait, et je m'aperçus bientôt que j'avais ramené chez eux l'abondance.

Il fut décidé que je ne sortirais pas, que je ne me montrerais pas, et je me soumis à tout. Je songeais à Louise, qui attendait de mes nouvelles; mais comme son souvenir s'était déjà un peu éteint, et que j'aurais pu d'ailleurs commettre une imprudence, j'y renonçai entièrement, et je ne m'en occupai plus; je n'ai même jamais pensé à m'informer quel avait été le sort de Louise, qui m'avait témoigné autant d'amour que de confiance.

Je passai encore un peu de temps comme un reclus. Mon père prit quelques informations sur mon compte; on ne faisait aucunes recherches. Les fautes que j'avais commises n'étaient pas d'une gravité tellement accablante, pour que je fusse toujours soumis à la surveillance de l'autorité. En m'obser-

vant, en mettant de la régularité dans ma conduite, on pouvait m'oublier, cela dépendait donc de moi; mais il fallait renoncer à mes anciennes habitudes et à mes connaissances, j'en formai la résolution; je le dis à mon père et à ma mère. Pouvait-on compter sur ma persévérance? Le passé n'était pas une forte garantie pour l'avenir.

Je ne devais pas non plus rester dans l'oisiveté avec l'argent qui me restait. Je me décidai à faire un peu de commerce, et j'achetai quelques marchandises. Je quittai la maison de mon père, et je pris un logement dans un quartier éloigné.

Pendant quelque temps mon petit négoce fut assez bien, il me procurait les moyens de vivre honnêtement; mais en parcourant Paris, je retrouvai d'anciennes connaissances; le camarade qui avait guidé mes premiers pas dans la carrière du vice, et je m'y lançai de nouveau avec lui. Nous pensions l'un et l'autre que j'inspirerais moins de

soupçons, puisque je faisais du commerce, et qu'on ne serait point étonné de me voir diverses marchandises entre les mains. C'est ainsi qu'on s'aveugle soi-même sur ses propres défauts, et qu'on se berce d'espérances chimériques et frivoles.

Nous avons formé ensemble une espèce d'association; et comme il mettait dans la société les produits de son industrie, je les regardais comme une compensation des fonds que j'avais moi-même, avec d'autant plus de raison, qu'il était d'une adresse extrême et encore plus audacieux.

J'étais plus timide, je calculais mes démarches, et je tâchais, autant que possible, de ne rien donner au hasard, ou au moins d'avoir un motif plausible ou une raison à fournir s'il arrivait que je fusse compromis. Après m'être formé ce plan, je regardai le succès de toutes mes entreprises comme assuré. Je savais, suivant l'occasion, prendre diverses formes. Tantôt, col-

porteur, coiffé d'une casquette, et un ballot sur le dos, je courais les guinguettes, les marchands de vin, les lieux publics, dans Paris et au dehors; je vendais, je trafiquais, j'échangeais, et ce qui me semblait de bonne prise, était impitoyablement confisqué à mon profit.

Une autrefois, j'étais marchand bijoutier, j'avais un écrin bien garni, un peu de pierres fines, beaucoup de fausses, qui se vendaient pour être de bon aloi, j'y trouvais donc toujours mon compte. Si par hasard on m'achetait une bague montée sur pierre fine, j'en avais toujours de pareilles en faux, et tout en les enveloppant dans du papier, je trouvais le moyen de substituer le faux pour le vrai. L'acheteur allait d'un côté très-satisfait de son emplette, et moi, je fuyais de l'autre, plus content que lui.

J'avais encore un autre moyen que je mettais en œuvre, et qui me réussissait très-fréquemment. Je faisais une

grande toilette, ma mise, très-recherchée et très-soignée, me montrait à tous les yeux comme un homme d'importance. Alors je me présentais dans divers hôtels garnis. Si le portier me demandait où j'allais, j'indiquais un étage; s'il ne me disait rien, je montais en silence.

Les clés sont ordinairement aux portes. Si tout était calme dans l'appartement, j'ouvrais la porte, j'approchais du lit; si l'habitant ne bougeait pas, s'il dormait profondément, je ne troublais point son sommeil; mais la montre, qui était sur la cheminée, la bourse, placée sur la table de nuit, et les autres bijoux devenaient ma proie, et je m'esquivais lestement et sans bruit.

Si au contraire l'individu, logeant dans la chambre était éveillé, alors, préparé à tout événement, je lui souhaitais le bonjour, en approchant de lui; et tout-à-coup, jouant l'étonnement et la surprise, je m'écriais: « Ah!

Monsieur, je vous demande pardon, je me suis trompé, je croyais entrer chez M..... » Je prononçais un nom en l'air, et je me retirais en faisant des excuses, auxquelles on répondait : « Il n'y a pas de mal. » Je sortais sans demander mon reste, et j'allais chercher fortune ailleurs.

J'ai très-souvent terminé trois ou quatre bonnes affaires de ce genre dans une matinée; et j'avais le soin, lorsque je recommençais, de changer de quartier, et de mettre de l'intervalle dans mes excursions, pour éviter les surprises; car on finissait toujours par s'apercevoir qu'on avait été dupe de quelques chevaliers d'industrie, ou *grimpons*, habiles dans l'art de souhaiter un *bonjour*, et de l'exploiter à leur profit.

Tel était l'emploi que je faisais de mon temps, et les moyens que je mettais en œuvre pour vivre et gagner de l'argent.

Mon camarade, comme je l'ai dit,

avait des formes plus acerbes. Les montres, les tabatières, les sacs des dames dans les promenades, les spectacles, les églises et autres lieux, lui appartenaient de plein droit. Dans les boutiques, il escamotait avec une adresse merveilleuse; dans les hôtels, ou les maisons bourgeoises, malheur aux portes d'offices ou de cuisines qui n'étaient pas bien fermées; aux salles à manger qui restaient ouvertes: les paniers d'argenterie disparaissaient; et il avait des poches nombreuses, dans toutes les parties de son habillement, qui recelaient ce qu'il enlevait. Son chapeau pouvait, au besoin, contenir une casserole, une assiette ou une cafetière d'argent; les mesures avaient été prises en conséquence. Il était d'un sang-froid, d'une effronterie imperturbables; il ne se serait pas troublé même en étant pris sur le fait; il avait réponse à tout.

Ces qualités pouvaient être très-précieuses pour lui, mais elles étaient

très-dangereuses pour la société. Au reste, je dois en convenir, cette espèce d'impassibilité, cette fermeté que montrent les voleurs ou d'autres grands coupables, viennent plutôt de l'habitude du crime que de la force du caractère; c'est, à proprement parler, ce qu'on doit appeler de la forfanterie. J'ai malheureusement été à même de connaître et de juger la plupart de ces individus, qui sont la honte et l'opprobre de la société; ils mettent de l'orgueil et de l'amour-propre à rire de ce qui fait leur déshonneur, et c'est ainsi qu'ils acquèrent de la considération parmi leurs semblables, ils la préfèrent à l'estime des honnêtes gens, et, dans les prisons, les coriphées du métier disent : *C'est un bon voleur!*

Nous poursuivions donc, mon camarade et moi, le cours de nos succès *larronnicides*, lorsque la fortune nous abandonna. La justice eut son tour, et nous fûmes pris, l'un et l'autre, en flagrant délit, nous *travillions en-*

semble. On nous conduisit à la Force, où nous restâmes quelque temps. Nous subîmes plusieurs interrogatoires pendant notre détention. Enfin, nous comparûmes devant les tribunaux, et nous fûmes condamnés, l'un et l'autre, à deux ans de prison; je subis cette peine. Elle fut adoucie par les soins et les attentions, aussi tendres que désintéressés, d'une femme que je connaissais depuis quelque temps, et qui se nommait Maria la Flamande, je ne la ferai point connaître sous un autre nom, et plus tard, je donnerai son histoire, qui, je l'espère, intéressera les lecteurs.

Dès que cette femme fût instruite de mon arrestation, elle trouva moyen d'obtenir une permission pour me voir; elle eut assez d'adresse et de prévoyance pour soustraire tous les objets qui pouvaient me compromettre, et elle les cacha de manière à tromper tous les agens de la police, en sorte que pendant ma détention

elle put me fournir, par ce moyen, une existence agréable, lorsque le produit de son travail ne pouvait y suffire entièrement.

Que de pas et de démarches elle fit pendant ces deux éternelles années pour adoucir mon sort ! Chaque jour je la voyais toujours la même, et ne respirant que pour préparer, assurer mon bonheur, lorsque j'aurais passé en prison le temps voulu par mon jugement.

Ce qui la tourmentait et ce qu'elle me cachait, c'est qu'elle avait entendu dire qu'à ma sortie, je serais mis à la disposition du ministère de la marine comme déserteur des troupes coloniales, pour être dirigé ensuite sur un dépôt et transporté dans une de nos îles. Cette pensée la torturait, la désespérait. Je la voyais inquiète, soucieuse ; je lui en demandais la raison : elle m'observait judicieusement qu'elle ne pouvait se livrer à la joie lorsqu'elle me voyait dans les fers, et je me contentais de cette réponse.

Enfin le terme de ma captivité approchait, mes ressources s'étaient épuisées, et je songeais aux moyens de me tirer de ce cruel embarras lorsque je serais en liberté ; j'en parlai à Maria, qui pensa qu'elle ne pouvait plus me cacher le sort qui m'était réservé.

J'en fus effrayé ; je ne voyais aucune voie de salut, lorsque mon amie me dit que depuis long-temps elle faisait des démarches pour m'arracher à cette cruelle position. Elle me dit qu'elle avait trouvé des protecteurs auprès de l'inspecteur général de la police, qu'elle s'était présentée devant lui ; que d'abord il lui avait observé qu'il ne pouvait rien faire pour moi, parce que j'avais une trop mauvaise réputation. Elle avait continué ses instances, elle avait pleuré : ses larmes l'avaient touché, et il avait promis de m'être utile si je voulais servir la police, et lui faire connaître les voleurs qui peuplaient Paris, en un mot, tous les malfaiteurs qui fourmillaient dans la ca-

pitale et y portaient la crainte et la terreur.

Je consentis à tout ce qu'on exigeait de moi. Dès le lendemain, je donnai des renseignemens à un employé de la police qui vint me trouver, parce que je ne savais pas lire et écrire : on fut très-satisfait, et je reçus l'assurance d'être employé à ma sortie, et de ne point être exposé à partir pour les colonies.

Maria était enchantée, elle ne se possédait pas de joie ; je la partageais cette joie, et je lui exprimais le mieux que je pouvais combien je lui savais gré de tout ce qu'elle faisait pour moi.

Enfin je sortis de prison, et je me présentai devant l'inspecteur général de police ; il me reçut assez bien, quoique d'un air sévère, et m'annonça qu'il m'avait admis au nombre des agens de police, et qu'il comptait sur mon zèle et mon activité ; il ajouta que si je retombais dans mes anciennes habitudes, il me ferait punir plus sé-

vèrement qu'un autre. Je lui promis d'être irréprochable, et je sortis pour rejoindre Maria qui m'attendait dans un cabaret voisin.

J'étais très-content d'avoir ainsi des moyens d'existence assurés, et je me promettais bien de renoncer à ces détestables penchans qui m'avaient déjà causé tant de peines ; mais je suis forcé de convenir que lorsqu'on est adonné au vice, il est aussi difficile que rare de s'en affranchir entièrement.

Je remplis mes fonctions d'agent de police avec tout le zèle dont j'étais susceptible ; je rendis quelques services, en faisant arrêter des voleurs et autres individus plus ou moins dangereux. On ne me connaissait point pour être attaché à la police ; je mettais beaucoup de discrétion et de prudence dans ma conduite, afin d'écarter tous les soupçons, et mon chef me donnait des éloges qui me flattaient. Mon salaire était suffisant pour me faire exister, et je vivais tranquillement avec

Maria, qui continuait à me donner des preuves du plus sincère attachement.

Je n'avais depuis ma sortie commis aucune faute qu'on pût me reprocher : il est vrai que je n'avais point éprouvé de tentation. On aurait pu penser que je continuerais à marcher d'un pas ferme dans le sentier de la probité ; je le croyais moi-même, lorsqu'un jour, en sortant de chez mon chef, j'aperçus dans son salon un panier dans lequel se trouvait l'argenterie ; aussitôt je sentis naître en moi le désir de me l'approprier, et je m'en emparai sur-le-champ, sans réfléchir aux suites funestes qui pouvaient en résulter pour moi, et j'oubliai également qu'il vaudrait beaucoup mieux persévérer dans une conduite honorable ; mais la vue de cette argenterie m'avait séduit.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Je m'empressai de sortir de la maison avec le panier d'argenterie ; j'allai le vendre chez un de ces nombreux re-

celeurs qu'on trouve dans Paris, et je rentraï dans mon domicile avec le produit de mon infâme action.

Je remis l'argent à Maria, qui me demanda d'où il venait ; je lui répondis que c'était une ancienne dette qu'on m'avait payée, et elle ne me fit pas d'autres questions.

Je comptais que je ne serais pas découvert, personne ne m'avait vu commettre ce larcin, et je ne réfléchissais pas que les soupçons planeraient sur moi ; car dès qu'on s'apercevrait que l'argenterie manquerait, il suffisait que j'eusse paru dans la maison : mes antécédens ne m'étaient pas favorables.

Il y avait à peine une heure que j'étais près de Maria, lorsqu'un garçon de bureau vint me dire que mon chef m'attendait pour me donner un ordre pressant à exécuter ; je sortis avec lui sans soupçonner la vérité.

Dès que je fus en sa présence, il ferma la porte de cabinet, et me dit : « Il faut que vous me donniez une preuve

de votre zèle et de votre adresse. On vient de me voler mon argenterie ; vous allez me trouver le coupable, et je vous promets une bonne récompense si vous réussissez comme je l'espère. Plusieurs personnes sont venues chez moi (il me les nomma) ; je ne sais sur qui jeter des soupçons. Vous voilà instruit, agissez en conséquence.»

Je répondis que l'affaire était un peu difficile et le succès douteux, avec d'autant plus de raison qu'on n'avait pas de preuves. — « Si j'en avais, répliqua-t-il, je n'aurais pas besoin de faire rechercher le coupable, il serait déjà arrêté. » Cette réflexion me tranquillisa, et je crus qu'il ne me soupçonnait pas. Je parlai donc avec plus d'assurance, et je lui promis de ne rien négliger pour remplir ses intentions. — « Eh bien ! me dit-il, partez, je compte sur vous. » Je le quittai très-satisfait et je montrai beaucoup d'empressement, mais je vis bientôt qu'il avait rusé avec

moi, et que j'avais affaire à mon maître.

A peine avais-je fait cinquante pas dans la rue, que deux gendarmes m'arrêtèrent, en me signifiant un mandat, et ils me conduisirent à la Force. J'eus beau leur dire que c'était une méprise, que j'étais attaché à la police. Ils me répondirent qu'ils le savaient, et que j'étais précisément celui dont ils devaient s'assurer.

Je doutais toujours que ce fût pour le vol de l'argenterie, et je passai le reste de la journée, ainsi que la nuit assez tranquillement. Mais le lendemain, on me demanda au greffe, et je subis un premier interrogatoire. Mon chef s'était présenté lui-même à mon domicile, il n'avait trouvé que Maria, lui avait demandé si j'étais revenu depuis qu'il m'avait envoyé chercher. Elle avait répondu que non, que j'étais parti avec un garçon de bureau, après lui avoir remis de l'argent, que j'avais reçu d'une ancienne dette, et il avait jugé que c'était le prix de son argen-

terie; il avait deviné juste. Mais, mon aveu manquait encore pour lui en donner la certitude complète. On m'accusa donc d'être l'auteur du délit. Je voulus nier; mais on ajouta que celui auquel j'avais vendu l'argenterie m'avait dénoncé, ainsi que je ne pouvais me sauver qu'en disant la vérité; que mon chef était d'ailleurs très-disposé à l'indulgence, et je convins de tout; je tombai dans le piège qu'on me tendait. On ne me dit rien de plus, et je rentrai dans la prison.

Quand je fus dans la cour avec les autres prisonniers, je parlai de mon affaire, sans donner de trop grandes explications, et j'annonçai seulement qu'elle allait s'arranger, à l'un des auditeurs, qui me témoignait plus d'amitié que les autres; je fus encore dupe de ce fourbe, c'était un *mouton*, je le sus quelque temps après; il rendit compte de nos entretiens, et je fus condamné à deux ans de prison, ensuite conduit à Bicêtre comme un sujet incorrigible.

J'avoue franchement que je fus pénétré de cet événement; j'avais été doublement l'artisan de mon malheur par ma trop grande confiance. Maria ne m'oublia point; elle vint me voir, et déplora mon funeste sort. Elle ne me fit aucun reproche, et pensa sagement qu'il était inutile de me sermonner; elle fut donc en cela plus prudente que le pédagogue de la fable, et son cœur lui indiqua le seul remède dont je pouvais faire usage; ce fut de me consoler, en m'annonçant qu'elle ne m'abandonnerait jamais. L'espérance rentra dans mon cœur, et elle crut devoir encore me montrer un avenir moins cruel.

Elle n'avait point reçu d'éducation; mais elle possédait cette éloquence du cœur qui n'appartient qu'aux femmes, et qui produit toujours l'effet qu'elles ont droit d'attendre, lorsque l'amour les inspire.

Me voilà donc encore claquemuré à Bicêtre, au milieu de l'élite des

scélérats en tous genres qu'avaient pu produire la France et la capitale. Lors même que je n'aurais pas eu de penchans condamnables, comment échapper à la corruption qui s'infiltré par tous les pores dans cet asile du crime?

L'homme le plus probe, le plus vertueux, le plus solidement appuyé sur les principes de l'honneur et de la probité, ne commettrait pas de crimes, j'en suis certain, mais il finirait par devenir moins scrupuleux, et son indulgence étonnerait ceux qui l'auraient connu avant qu'il eût habité Bicêtre.

Il n'échappe pas une expression aux malheureux et coupables habitans de cette maison, qui ne porte avec elle l'empreinte de la démoralisation la plus complète.

Je suis forcé d'en convenir, et la force de la vérité m'arrache cet aveu. Aucun de ces mauvais sujets de profession, de ces voleurs encroûtés de l'amour désordonné du bien d'autrui ne méritent d'inspirer la moindre

pitié; ils tuent la commisération et l'humanité par leur endurcissement et leur sang-froid dans l'habitude du crime.

S'ils éprouvent le moindre regret, lorsqu'ils sont dans les fers, c'est qu'ils ont échoué, dans quelque coupable entreprise, par défaut de prévoyance ou par indiscretion, et ils se promettent bien d'être plus prudents et plus réservés à l'avenir.

Mais, heureusement pour la société; ils sont toujours les premiers à se compromettre, et vont au-devant du coup qui doit les frapper. Sans cela, il n'y aurait rien de plus redoutable et plus à craindre qu'un voleur qui saurait se taire, ou qui *travaillerait* seul, sans jamais avoir de complices ou de confidens.

Très-souvent les femmes ont causé leur ruine et les ont conduit aux galères ou à l'échafaud. L'amour forme les aillances, et la jalousie les détruit. Une femme trahie, abandonnée, dénonce sans remords et sans pitié un

parjure, et elle voit avec délices monter à l'échafaud celui pour lequel elle aurait donné sa vie lorsqu'il était fidèle. Mais les passions ne calculent pas, elles ne cherchent qu'à se satisfaire. Et si, comme on le dit, la vengeance est le plaisir des dieux, elle est souvent le bien suprême pour les humains.

J'ai été encore à même de remarquer que les assassins ou les voleurs n'ont point ce qu'on appelle de vrai courage. Chez eux, c'est la férocité, c'est la rage qui les guident, soit qu'ils soient dans l'ivresse, ou que l'appât de l'or les enivre, ou même lorsqu'ils craignent pour leur sûreté, encore chercheront-ils plutôt à s'évader. Ils sont tous lâches et poltrons, ils crient, ils s'emporent en menaces contre ceux qui les ont arrêtés ou fait condamner. Et lorsqu'ils ont subi leur peine, ou qu'ils sont en liberté, s'ils viennent à rencontrer ceux dont ils avaient à se plaindre, et dont ils voulaient trancher

les jours ; ils s'en approchent avec douceur même, une sorte d'honnêteté. Comme ils sont toujours en état de récidive ou sur le point d'y tomber, ils cherchent à se concilier leur bienveillance pour l'avenir.

Pendant mon séjour à Bicêtre, je fus à même de faire beaucoup d'observations sur le caractère, les mœurs, les usages, les habitudes et les diverses passions des prisonniers; c'est un peuple séparé au milieu de la nation. Il a un dialecte qui lui appartient, et qui varie de temps en temps; il sait créer de nouvelles expressions suivant les lieux, les circonstances et les évènements; et ceux à qui l'on doit ces innovations jouissent alors d'une grande considération et d'une vaste célébrité parmi leurs pareils. Ils ont une influence remarquable. Leurs opinions, leurs décisions deviennent des oracles; et lorsqu'on rapporte un fait, en y ajoutant, c'est un *tel* qui l'a dit, il s'ensuit un murmure général d'approbation.

Revenons à ce qui m'est personnel. Maria me rendait visite tous les deux jours, et adoucissait mon sort, en m'apportant différentes choses, que je n'aurais pu me procurer que très-difficilement à Bicêtre et à prix d'argent. Je travaillais dans un atelier, et quoique le gain fût très-mince, et que je n'en reçusse que le tiers; car il y en avait un pour la maison, et un autre en réserve, qui devait m'être remis à ma sortie; cependant j'avais tous les quinze jours une petite somme qui ajoutait à mon bien-être; ensuite j'étais assez bien vu dans la maison, je ne me mêlais de rien; et sans être recommandable par mes qualités, on ne me plaçait pas cependant parmi les mauvais sujets. A Bicêtre, dès qu'un homme est soumis au régime de la maison, qu'il ne fait rien de contraire à ce qui est prescrit, on paraît l'oublier, on a seulement les yeux sur lui pour s'assurer de sa présence, et voilà tout. Je prenais mon mal en patience,

en m'occupant, les jours paraissaient moins longs, et les visites de Maria faisaient une heureuse diversion.

L'époque de ma mise en liberté approchait chaque jour, et nous en parlions ensemble en faisant des projets pour l'avenir, en promettant de ne plus avoir à me reprocher de nouvelles rechûtes. Je le pensais ainsi; je me croyais bien sûr de moi; ensuite, je n'aurais pu m'exprimer différemment; car nos entrevues avaient lieu dans un parloir, entre des grilles, éloignées entre elles, de manière à ce qu'un gardien pouvait se promener au milieu, il écoutait tout ce qui se disait. Il fallait parler très-haut pour se faire entendre; et c'était souvent un brouhaha, une cacophonie à n'y rien comprendre. Quel singulier tableau! quel contraste il offrait aux yeux! des ris immodérés d'un côté, des pleurs de l'autre, des expressions de satisfaction, des plaintes, des reproches, des témoignages d'amitié, des menaces,

des compliments, des injures, tout cela passait à travers les grilles, c'était une macédoine très-curieuse; et de temps en temps la voix de Stentor et le ton impérieusement imposant des gardiens commandaient le silence; alors on se taisait, et les dialogues recommençaient sous un autre diapason.

Le terme de ma détention arriva, et je fus mis en liberté. Maria se trouvait à la porte de Bicêtre au moment où mes fers furent brisés, et je l'aimais encore assez pour que sa présence augmentât son bonheur.

Je rentrai dans Paris, avec la ferme résolution d'éviter de nouvelles rechutes; je le disais à Maria, qui m'en félicitait, et qui me faisait sentir que son travail, uni au mien, nous fournirait les moyens de vivre agréablement, sans avoir recours à ces déplorables ressources qui m'avaient exposé à perdre l'honneur, la réputation, et à être repoussé de la société.

Maria, sans approuver ma conduite, m'en parlait rarement, l'amour l'aveuglait sur mon compte, et comme on le dit proverbialement: elle adorait jusqu'à mes défauts; c'était pousser l'idolâtrie un peu loin, mais qu'importe, nous en étions là.

Pendant ma détention, Maria avait changé de logement, et s'était placée dans un quartier plus rapproché du chemin de Bicêtre. Nous y fûmes bientôt arrivés. Comme il était inutile que le public fut instruit de ce qui me concernait, je passai auprès des voisins pour un ancien amant, qui venait la rejoindre à Paris. Pour donner plus de vraisemblance à cette histoire, nous convînmes de ne confier notre adresse à aucune de nos anciennes connaissances, et de nous mettre ainsi à l'abri de tous les propos.

Nous vécûmes assez tranquilles pendant quelque temps; je m'oc-

cupais à brocanter sur tout ce que je trouvais, et j'y faisais un gain assez considérable. Je sortais le matin, et ne rentrais que le soir. Maria m'accompagnait, et nous avions un endroit dans Paris, où je me réunissais avec elle, et les personnes avec lesquelles j'avais des affaires à traiter.

Mais cet état paisible ne dura pas long-temps, je rencontrai d'anciens camarades, et d'autres individus que j'avais connus à Bicêtre; ils me proposèrent de m'associer avec eux, je refusai d'abord, ils se moquèrent de moi; je témoignai des craintes, ils rirent de ma pusillanimité. Ils me parlèrent du plan qu'ils avaient adopté, des ressources qu'ils avaient, et des moyens d'exécution, avec une éloquence si persuasive, que je fus entraîné, séduit, et que je promis de les seconder. Je n'avais point mon Mentor près de moi, Maria était absente; je succombai, il

fut même arrêté entre nous que je ne lui ferais aucune confiance, et que nous ne parlerions jamais d'affaires en sa présence.

Un nommé Philippe, qui était un des membres les plus marquans de la bande, ajouta : Les femmes sont la ruine et la perte de toutes les sociétés, où l'on *travaille*. On ne doit les admettre que pour les plaisirs. Cette réflexion fut approuvée et applaudie par tout le monde.

Il fut donc convenu qu'on se réunirait tous les jours, mais qu'on ne se trouverait jamais deux fois de suite dans le même endroit, afin d'éviter les yeux trop clairvoyans des agens de la police.

Il fut question de commencer dès le lendemain les opérations, le jour était favorable; il devait y avoir une exécution d'un brigand fameux. Il y aurait beaucoup de monde sur la place de Grève, et dans les environs, chacun devait donc faire

valoir son adresse et son industrie, dans le mieux des intérêts de la société. Mais il convenait de marcher seul, parce qu'on serait moins remarqué, et il fut arrêté, comme article fondamental, que tout serait partagé également entre les amis, parce que celui qui ferait moins un jour, pourrait être plus heureux le lendemain; ce fut encore l'avis de la société.

Le lendemain nous nous réunîmes dans un lieu indiqué, mais assez éloigné de celui où nous devions travailler; et lorsque l'heure nous parut convenable, nous partîmes tous séparément, en prenant chacun une direction contraire.

Les amis se répandirent d'abord dans les environs du palais de justice, sur les quais, jusqu'à la Grève. Quant à moi, comme j'étais très-connu, je m'aperçus que j'avais fixé l'attention de plusieurs agens de police, ils se parlèrent, et après

s'être donnés, à ce qu'il paraît, le mot d'ordre, ils se mirent sur mes traces; et de quelque côté que je dirigeasse mes pas, ils s'offraient toujours à mes yeux.

Je résolus alors de rester dans l'inaction, afin de ne pas me compromettre. Je voyais les amis dans la foule, qui travaillaient avec une grande activité; j'applaudissais tacitement à leurs succès, sans avoir l'air d'y faire attention; et ils lisaient dans mes regards qu'une puissance supérieure me liait les bras, et paralyisait mes mains.

L'exécution eut lieu, la foule était immense; c'était d'un heureux augure pour la recette, qui devait être abondante; et lorsque les curieux commencèrent à prendre le chemin de leur demeure; je ne m'empressai point de me diriger vers le rendez-vous indiqué par les amis. Je redoutais les argus de la police, et je ne voulais pas non plus

compromettre mes associés, en allant les rejoindre. Je restai un des derniers sur la place de Grève, et appuyé sur le parapet, je m'amusais à examiner ce qui se passait sur la rivière.

J'aperçus tous les observateurs qui s'en allaient, pour rendre compte de ce qu'ils avaient vu, entendu, ou découvert. Lorsque je les eus perdus de vue, je me mis en route, et après avoir traversé plusieurs rues détournées, et des passages qui m'étaient connus, j'en examinai avec soin si j'étais suivi, après avoir en outre acquis la certitude qu'on m'avait oublié; j'arrivai à la nuit au lieu où les amis étaient rassemblés. Ils étaient dans une chambre du haut. Je fis le signal convenu. La porte s'ouvrit. La joie et la satisfaction brillaient dans tous les yeux. Le vin coulait à grands flots, et le milieu de la table était couvert de montres, de tabatières,

de sacs, de mouchoirs, enfin de tout ce qui avait valu la peine d'être pris.

On me fit place à la table, sur laquelle je ne déposai rien; et je dis, d'un air contrit et humilié: je ne puis mettre aucune offrande sur l'autel commun. Le destin ne m'a pas été favorable, j'ai dû sacrifier à ma sûreté, et même à celle des amis, l'envie que j'avais de prouver mon zèle, j'ai eu toute la journée des agens de police sur mes pas. C'est vrai, dit un des amis, j'en ai été témoin. Un autre ajouta: Nous devons le plaindre au lieu de lui en faire un reproche, une autre fois il sera plus heureux; il sait travailler, et nous ne le regardons pas comme un paresseux.

On fit les partages; ainsi qu'il était convenu, et nous fûmes tous très-satisfaits. Il y avait un de nous qui, pour sa part, avait apporté au moins quarante montres.

Tous les amis firent l'éloge de

Philippe, et il fut le héros du jour. De nombreuses libations célébrèrent sa gloire, et nous fîmes *la noce*, c'est le terme, consacré, par l'usage, pour annoncer le *nec plus ultra* des plaisirs.

Notre association prospérait chaque jour de plus en plus; l'union la plus parfaite régnait parmi nous: toutes les volontés se réunissaient dans une, qui était cimentée par l'amitié. Nous ne craignons pas qu'il y eût de faux frères parmi nous; et la conduite antérieure de chacun, éprouvée par des actes nombreux, répondait de la plus inviolable fraternité.

Il était même convenu entre nous qu'aucun nouveau membre ne serait admis, s'il n'était connu de tous. Les considérations particulières devaient d'ailleurs se taire devant l'intérêt général; car, se disait-on, malgré toutes les précautions que nous pourrons prendre, qui nous

répondra que nous n'essuierons point de revers? La fortune est inconstante et volage, et elle carresse aujourd'hui l'homme qu'elle abandonnera demain.

Nous raisonnions ainsi dans certains momens, mais ces réflexions se perdaient ensuite pour faire place à l'insouciance: tel est le caractère de l'homme, et principalement de la classe de ceux parmi lesquels j'étais destiné à vivre. Je reconnaissais souvent combien il était dangereux de m'abandonner ainsi à ce genre de vie; mais l'habitude, et comme j'en ai déjà dit, une sorte de penchant m'entraînaient, étaient plus forts que moi. Ajoutez-y l'oisiveté, la paresse et l'indépendance, et vous aurez le secret de la conduite de tous les hommes qui composent cette classe si dangereuse pour la société. Cependant, à bien le prendre, il n'y a rien de plus actif que la vie des voleurs: ils sont dans une agitation

continuelle, ou ils rêvent des projets, ou ils les exécutent; mais ils y trouvent les moyens de satisfaire leurs passions, de se livrer à la débauche, de se procurer des jouissances. Ils prennent cela pour le bonheur, sans songer que la honte, l'opprobre, l'infamie, le déshonneur, le supplice et la mort, seront tôt ou tard le prix et le salaire de leur conduite.

Familiarisés avec ces funestes idées, ils finissent par en rire et s'en moquer; ensuite ils ont souvent devant les yeux l'exemple de quelque voleur fameux, d'un grand coupable, qui, par miracle, a échappé au châtiment qu'il méritait; ils le voient jouir d'une richesse mal acquise et pensent que le même sort les attend, sans songer que pour *un seul* qui jouit de l'impunité, *cent mille* sont aux galères ou ont perdu la vie.

Tel est le raisonnement de la plu-

part de ces hommes qui ont perdu toute espèce de sentiment, et chez qui le vice remplace tous les principes de la morale.

Nous continuâmes assez longtemps à vivre aux dépens du public, grâce à notre industrie. Les vols, les escroqueries, les filouteries, se multipliaient d'une manière effrayante; l'autorité en fut alarmée, elle mit tout son monde en campagne, et ce fut pendant long-temps sans obtenir aucun succès. Tous ses agens nous étaients connus; nous étions en garde contre eux, et nous repoussions impitoyablement tous ceux qui cherchaient à se lier avec nous, d'abord sous le prétexte que nous ne *travaillions* point, ensuite nous ne voyions en eux que des envoyés de la police qui voulaient nous trahir.

On employa un autre moyen qui réussit à souhait: on fit sortir des bagnes de Toulon un des plus fa-

meux voleurs qui eût jamais existé, le nommé G.... R... S.... Il avait dû s'évader, et son signalement fut envoyé de tous les côtés; mais les brigades de gendarmerie reçurent en même temps l'ordre de ne pas l'arrêter, et de fermer les yeux lorsqu'on l'apercevrait.

On lui donna des instructions particulières avant son départ de Toulon, et une grâce pleine et entière s'il parvenait à faire partie de la bande de voleurs qui désolait Paris et les environs.

Il arriva dans la capitale, nous le sûmes bientôt; la renommée eut soin de le publier. Nous désirions tous le voir; et il n'avait qu'une voix sur son compte; chacun disait: Quel bonheur, si nous l'avions parmi nous! que de ressources nous trouverions dans son expérience et son imagination!

Enfin ce phénix des voleurs nous fut présenté, mais avec le

plus grand mystère, parce qu'il avait rompu son ban, et qu'en sa qualité de *forçat évadé*, il était en butte aux recherches de tous les agens de la police.

Nous le fêtâmes de toutes les manières: on lui prodigua les éloges et les complimens, et on lui proposa d'être des nôtres; il le refusa malgré toutes nos instances; il craignait de nous compromettre, à cause de sa grande réputation; il avait l'intention de quitter Paris où, disait-il, il courait trop de dangers. Nous lui promîmes de le cacher avec soin, qu'il n'aurait rien à redouter, qu'il ne serait point obligé de *travailler*, qu'il suffirait qu'il nous aidât de ses conseils, et que nous nous estimerions très-heureux de lui être utiles.

Enfin il se rendit à nos prières, et ce fut au bruit d'une acclamation générale et spontanée que nous lui jurâmes une amitié à toute épreuve.

Quelle était notre erreur! com-

ment concevoir un pareil aveuglement ! Nous ressemblions aux Troyens qui abattirent leurs murailles , pour faire entrer dans la ville le cheval de bois qui renfermait dans son sein leurs plus cruels ennemis.

Pendant les premiers jours qu'il fut parmi nous , tout nous réussit à souhait : il semblait que le bonheur venait au-devant de nous. Malgré toutes ses craintes , il voulut travailler avec trois des amis , et ils terminèrent une affaire superbe. Comment aurions-nous pu avoir quelques craintes , quelques doutes sur sa sincérité ? Mais l'orage grondait sur nos têtes , le serpent était caché sous les fleurs. Un soir que nous étions tous réunis dans un lieu où nous avions habitude de nous rendre pour célébrer nos grandes fêtes , pendant que nous nous abandonnions au plaisir dans la plus grande sécurité , la maison fut cernée de

tous les côtés par une force imposante ; nous fûmes tous arrêtés , et notre chef , qui passait pour un homme très-redoutable , fut chargé de fers. Nous fûmes tous conduits en prison , mis au secret séparément , jugés et condamnés à des peines plus ou moins fortes , suivant la gravité de nos délits. Je fus de nouveau conduit à Bicêtre , et recommandé d'une manière spéciale , vu mes fréquentes récidives.

Quant à notre chef , il fut jugé avec nous et condamné ; mais nous sûmes plus tard qu'il avait obtenu sa grâce , et à quel prix il jouissait de cette faveur. Il fut récompensé et disparut : on n'en a plus entendu parler depuis.

Ma rentrée à Bicêtre fut une espèce d'ovation ; j'y étais connu du directeur et de tous les employés en chef et en sous ordre. Le directeur me dit en me voyant : « Te voilà encore , mon pensionnaire ; tu ne te corrigeras jamais. »

Je retrouvai d'anciennes connaissances, et beaucoup de gens que j'avais eu occasion de rencontrer dans Paris. Je contractai de nouvelles liaisons, et j'entrai dans un atelier pour y travailler ; on est toujours mieux vu, ensuite on a des douceurs qu'on refuse aux oisifs : ce sont des vivres plus abondans, un lit, des draps, et un gain qui peut encore avoir son prix.

Maria qui ne m'abandonna point, dont l'amitié et l'attachement survivaient à toutes les fautes, vint me voir. A notre première entrevue, elle ne me fit aucuns reproches ; mais ses larmes coulèrent en silence, et elles furent beaucoup plus éloquantes et plus expressives que tous les discours. Sa physiologie s'était rembrunie ; elle était changée, abattue ; j'en fus peiné, je lui parlai doucement. Les expressions de ma tendresse la calmèrent et la sécurité reparut dans

tous ses traits. Tel est l'empire de l'amour, et il agit, comme on le voit, sur les êtres les moins faits pour l'éprouver et le sentir ; car il devrait toujours être le compagnon de la délicatesse et de l'honneur. Au reste, ce qui est sentiment chez les uns n'est plus que brutalité et débauche chez les autres.

Je me voyais renfermé à Bicêtre pour un temps illimité ; car, outre la condamnation prononcée par mon jugement, on y avait ajouté que je serais détenu par mesure administrative comme incorrigible ; ce qui, en termes de police, veut dire indéfiniment et à la volonté de l'autorité.

Je résolus donc de mettre à profit le temps de ma détention pour m'instruire un peu, et apprendre à lire et à écrire ; j'en parlais fréquemment et j'en témoignais un vif désir.

Il y avait dans la maison un Allemand détenu pour dettes ; il se

promenait dans la cour ainsi que tous les prisonniers, il m'avait parlé plusieurs fois, et il s'était établi une sorte de liaison entre nous, au point qu'il m'avait pris en amitié et qu'il m'avait offert plusieurs fois ses services; je n'en avais point fait usage. Un jour je lui parlai de la satisfaction que j'éprouverais si je savais lire et écrire, et il me proposa de me donner des leçons. J'acceptai avec autant d'empressement que de reconnaissance; mais il y avait un obstacle à ce qu'il pût m'instruire comme il paraissait le désirer : il occupait une chambre à la pistole, et j'étais dans un cabanon comme le commun des prisonniers. Il ne voulut pas m'être utile à moitié, et il paya ma pistole afin que je fusse constamment près de lui.

Je fus très-reconnaissant de ce bienfait, et dès le lendemain il me donna une première leçon d'écriture et de lecture. Je montrais des

dispositions, à ce que me disait mon protecteur et mon maître : le désir que j'avais de réussir augmentait mon zèle et mon activité. Enfin je fis des progrès très-rapides, et je ne fus pas long-temps sans savoir lire et écrire passablement.

Je dois ajouter aussi que mon maître y mettait une extrême complaisance, et qu'il semblait jouir plus que moi de mes progrès; il me donnait des leçons de français, m'apprenait à parler avec plus de pureté, et à me corriger de ces locutions vicieuses que j'avais adoptées dans les prisons et dans la société des hommes que je fréquentais.

J'eus le bon esprit de profiter de ses conseils, de ses avis et de ses exemples; et j'avoue que je ne pense jamais à cet homme estimable sans la plus vive reconnaissance.

Si je ne reçus pas une éducation brillante, au moins il me forma un peu le goût, il me donna l'amour

de la lecture; et, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il m'apprit à me suffire à moi-même, et à ne plus avoir recours à des étrangers pour les affaires qui m'intéressaient; je lui dois encore d'avoir eu le moyen et la capacité de remplir quelques emplois.

L'amitié que me témoignait mon bienfaiteur, ses complaisances, ses soins, ses attentions, furent mal interprétés par ces hommes vicieux qui pensent qu'une bonne action a toujours un mauvais côté sous lequel on peut l'envisager. Ces calomnies honteuses, ces médisances trouvèrent des échos; elles se perpétuèrent même par la méchanceté de quelques individus, dont la mauvaise foi ne pouvait être révoquée en doute. Mais, comme l'a dit *Ficgaro*, il n'y a pas de contes absurdes qu'on ne finisse par faire croire aux oisifs d'une grande ville, et c'est ce qui est arrivé pour ce qui est relatif à ces bruits absurdes; je

n'en parle ici qu'en raison de la publicité qu'on leur a donnée. Un homme qui a acquis une sorte de célébrité, par des moyens dont beaucoup d'autres auraient rougi, grâce à la plume de deux ou trois *teinturiers*, a fait gémir la presse pour donner son histoire: on n'en parle déjà plus, le bon sens et le goût ont fait justice de ces écrits.

Mon séjour à Bicêtre n'était plus aussi pénible pour moi; j'y trouvais de douces et agréables distractions dans l'étude et la lecture des bons ouvrages; j'y puisais d'excellens principes et des exemples de conduite pour l'avenir; et en y réfléchissant, mûri un peu par l'expérience, je me disais que si mes parens n'eussent pas été aveuglés par leur tendresse pour moi, et qu'au lieu de me laisser livré à moi-même, ils m'eussent donné un peu d'instruction et un état, je ne fusse pas tombé dans des excès qui m'ont ex-

posé tant de fois à rougir à mes propres yeux et à ceux des autres.

Il est malheureusement trop prouvé que les fautes des enfans viennent presque toujours de la faiblesse ou de l'indulgence des parens ; je ne prétends cependant pas condamner les miens, je respecte leur mémoire, et elle me sera toujours aussi chère que précieuse.

Cette éducation que je recevais dans Bicêtre, avait un double but d'utilité pour moi : elle m'arrachait à de funestes liaisons, elle me faisait perdre de mauvaises habitudes, et ce n'est pas le moindre avantage que j'en aie retiré.

Ma détention se prolongeait à l'infini, et l'avenir ne m'en montrait point encore le terme. Les préventions qui existaient contre moi, ma constance à faire le mal, étaient la cause qu'on accueillait toujours mal les réclamations qui se faisaient en ma faveur ; elles étaient même re-

poussées d'une manière désespérante pour moi : on ne voulait point croire à ma conversion, ni à un changement de conduite. On répondait à toutes les sollicitations : Quelle garantie pourriez-vous donner ? il est incorrigible, il ne serait pas deux heures en liberté, qu'il se livrerait à ses anciennes habitudes.

Le directeur de la maison écrivait en ma faveur, il rendait un bon témoignage de toutes mes actions ; on n'en concevait pas une meilleure opinion de moi.

Cependant il vint une circonstance où les préventions parurent s'évanouir. On avait besoin de quelqu'un qui fit connaître tous les voleurs, leurs associations, leurs complices, ainsi que les recelcurs. Il faut avoir vécu dans les prisons pour posséder ces indices, ces renseignemens ; il faut avoir été le commensal des prisonniers, leur confident, pour en parler sava-

ment. Je parus réunir les qualités qu'on exigeait pour arriver à ce but désiré, je devins donc nécessaire. Dès lors, on se relâcha un peu de la sévérité qu'on avait exercée contre moi jusqu'à ce jour, et on me fit espérer que si je me rendais utile, je pourrais recouvrer ma liberté et être employé.

Pour disposer l'autorité à m'accorder sa bienveillance et sa protection, je commençai à faire ce qu'on désirait de moi, et je donnais des renseignemens, qui furent très-utiles, en ce qu'ils servirent à découvrir de grands coupables, dont les uns étaient dans les prisons, et les autres étaient parvenus à échapper à l'action vengeresse et salutaire de la loi. On parvint à découvrir leurs domiciles et le lieu où ils s'étaient réfugiés, et malgré toutes les précautions qu'ils prenaient, ils furent arrêtés.

Je savais assez lire et écrire pour

rédigier moi-même mes rapports; celui de qui je tenais ces utiles et précieux talens, m'aidait dans les rédactions, et corrigeait les fautes de style qui lui paraissaient trop grossières. Enfin on fut content de mon travail, et je dus bientôt en recueillir les fruits.

La chaîne allait partir; on désira que je restasse encore à Bicêtre, jusqu'à ce que tous les individus qui étaient destinés pour les galères se fussent mis en route. Ces hommes parlent entre eux de leurs projets, et comme ils ne se défiaient pas de moi, ils s'exprimaient ouvertement. Il y en avait environ cinq cents qui allaient être dirigés sur Toulon, c'étaient ceux de Paris et de tous les départemens limitrophes. On réunissait ceux que l'on trouvait sur la route; en sorte qu'en arrivant à Toulon, la chaîne est souvent composée de mille à douze cents forçats.

Long-temps avant le départ, ils

s'occupent du voyage, et ils demandent des renseignemens à ceux qui ont déjà passé quelques années dans les galères.

Les anciens peignent aux nouveaux le séjour du bague sous des couleurs assez favorables, parce qu'on sort pour les travaux du port; ensuite on a du vin et l'espérance de s'évader, ce qui leur paraît une chance très-heureuse.

Je vais donner à mes lecteurs les détails du départ de la chaîne, et ce tableau, tout horrible qu'il est, peut encore piquer la curiosité.

Le départ de la chaîne est annoncé plusieurs mois d'avance à Bicêtre. Les forçats savent que c'est un sieur Thierry qui est chargé de la conduite; comme chef de l'escorte, il doit veiller sur eux, et ils chantent gaiement :

Viens donc, Thierry, viens donc nous chercher,
Car nous commençons à nous ennuyer.

C'est un refrain qui se conserve

dans la mémoire des habitans de Bicêtre, et qui se perpétue de chaînes en chaînes. L'escorte est composée de vingt-cinq à trente individus qui se couvrent d'une espèce d'uniforme, pour remplir les fonctions à chaque départ; ils portent le nom d'*argousins*, et sont armés de fusils. Ce sont, pour la plupart, des hommes de peine qui ne jouissent pas d'une très-grande considération parmi leurs égaux. On en a vu même très-souvent qui, après avoir été *argousins*, finissaient par devenir *forçats*; ils étaient alors corrigés pour les mauvais traitemens qu'ils avaient exercés contre ceux dont ils allaient partager le sort.

Revenons au départ de la chaîne. Le jour fixé, à six heures du matin, on entend rouler sur d'énormes gonds les portes d'entrée qui communiquent dans les principales cours; l'une est en bois et l'autre en fer. Une voiture, atelée de quatre

chevaux , entre suivie du chef Thierry et de ses argousins. On ferme les portes , et on décharge de cette voiture , avec fracas , des chaînes , des boulons , des carcans , des enclumes , des marteaux , que l'on jette sur le pavé , et ce bruit fait retentir horriblement les voûtes de Bicêtre.

Tous les détenus sont derrière les grilles de leurs cabanons ; ils ne doivent point sortir pendant cette opération , et ils garnissent les fenêtres pour jouir de cet affreux spectacle.

Ceux qui doivent partir sont sortis de la chaussée et des salles Saint-Léger et Saint-Germain , où ils sont logés , et on les a réuvis dans le chemin de ronde , où des grilles sont placées de distance en distance.

Dès qu'on a séparé les chaînes et les carcans , alors on fait l'appel de ceux qui doivent former le premier *cordon* , qui est celui de *Paris* ;

il est composé de forçats à perpétuité. On en fait passer vingt-six du chemin de ronde dans la grande cour. Chaque *cordon* étant formé de ce nombre , ils se rangent dans le fond de cette cour , où sont réunis les employés chargés de surveiller le départ. On leur ordonne de se déshabiller , et lorsqu'ils sont absolument nus , on les examine les uns après les autres , de la tête aux pieds , comme des chevaux ou des bêtes de somme au marché , afin de s'assurer qu'ils sont *flétris* et que les marques existent. Ensuite on leur jette des habillemens pour se couvrir , et ils laissent leurs anciens habits.

Dès que cette toilette est faite , on leur ordonne , en termes vigoureux et durs , de se rendre de l'autre côté de la cour , où l'on a placé de la paille sur le pavé , et une longue et forte chaîne , à laquelle correspondent d'autres chaînes moins fortes , qui se passent dans le carcan , qui

sera rivé au cou de chaque forçat.

Dès qu'ils sont arrivés près de la paille, on les fait asseoir, en leur intimant l'ordre de prendre *la ficelle* sur leurs genoux; c'est le nom que porte *la chaîne* en terme de galères. Ils exécutent ponctuellement et promptement le commandement, sans quoi le chef, ou les argousins, armés de grosses cannes, les frapperaient, pour leur donner déjà l'avant-goût des béatitudes dont ils doivent jouir aux galères.

Cette première opération terminée, on leur passe au cou des carcans triangulaires, qui tiennent à la chaîne; un premier argousin prend dans ses deux mains la tête du forçat, un second tient une enclume à la hauteur de son cou, et par derrière, un troisième, armé d'un marteau et d'un gros clou, le passe dans la charnière du carcan, il le rive à grands coups de marteau sur l'enclume; et lorsqu'on a

ainsi enchaîné les forçats, un cordon est formé. Ils se lèvent au signal donné, et vont se ranger dans la cour, en marchant sur deux lignes, et sur treize de hauteur.

On forme autant de cordons qu'il y a de forçats, et lorsque tout est terminé, ils se promènent dans la cour en chantant; et on leur donne de temps en temps à boire et à manger.

La joie est peinte dans presque tous les yeux, car il en est peu qui témoignent de l'affliction.

Ils passent ainsi la journée, et le soir ils couchent dans le corridor de la chaussée, sur les dalles de pierre, où l'on a mis de la paille et des sceaux en bois pour satisfaire leurs besoins, ce qui leur annonce que c'est ainsi qu'ils seront logés pendant la route.

La nuit se passe assez tranquillement. Le lendemain, au point du jour, ils entrent dans la cour, et de

là à la chapelle, où l'aumônier de la maison leur fait une exhortation analogue à la circonstance, ensuite il leur distribue de l'argent, et ils rentrent dans la cour, où ils boivent, rient, chantent, et oublient les paroles consolantes de l'aumônier, car le repentir a peu d'accès dans l'âme de ces individus. La vérité me force à cet aveu, qui ne prouve pas en faveur de l'espèce humaine.

Bientôt le bruit du tambour annonce le départ. Les argousins à figures sinistres, entrent dans la cour, l'arme au bras; ils escortent les voitures, ou charrettes qui doivent transporter les forçats, et il y en a autant que de cordons.

Lorsqu'ils y sont tous placés, on donne le signal, les voitures partent, au bruit des adieux, des chants, des cris tumultueux des forçats qui disparaissent, et des propos des détenus qui restent, et

dont plusieurs sont destinés à faire partie de ce déplorable cortège, lorsqu'ils ont comparu devant les tribunaux.

Tel est l'effrayant tableau du départ de la chaîne; cette scène se renouvelle deux fois par an, et on ne peut s'empêcher de déplorer le sort de ces hommes qui s'oublient, au point de mériter un pareil châtiment : heureux celui qui, faisant un prompt retour sur lui-même, s'arrête assez tôt dans la carrière du vice où il peut être entré, pour ne pas s'exposer à figurer dans *un cordon*.

Ce spectacle me fit une vive et salutaire impression, et si à une époque antérieure j'avais mérité des reproches essentiels, au moins depuis ce temps j'ai fait tous mes efforts pour les faire oublier par la régularité de ma conduite.

Je restai encore quelque temps à Bicêtre, où je continuai à me perfectionner dans l'écriture, la lecture et le calcul.

Je me procurai tous les renseignemens qui pouvaient éclairer l'autorité sur les détenus, l'administration de la maison, et les améliorations qu'on pourrait y faire, pour le bien-être des prisonniers.

Maria continuait à me venir voir. Mon généreux instituteur m'avait engagé à renoncer à toutes ces liaisons, qui conduisent souvent à commettre des fautes, parce qu'elles éveillent les passions, et qu'on est ensuite peu scrupuleux sur les moyens de les satisfaire.

Je le remerciai de ses bons conseils, en lui promettant d'en profiter, et de les mettre en pratique pour lui prouver ma reconnaissance. Je sortis enfin de Bicêtre, et je regrettai sincèrement cet homme généreux et bienfaisant.

Me voilà donc rentré dans la société.

En sortant de Bicêtre, je me présentai devant l'autorité; je fus accueilli avec une sorte de bienveil-

lance; on me parla de ma conduite antérieure, en m'exhortant à la faire oublier par mon zèle, mon activité, et un heureux retour vers les bons principes. Je promis de répondre aux bontés qu'on avait pour moi, et de réaliser les espérances qu'on voulait bien concevoir. On m'observa qu'on ne me perdrait point de vue, et que je serais surveillé; on ajouta que la moindre faute que je commettrais serait punie sévèrement, et que je serais réintégré en prison pour n'en plus sortir. Dès lors, je pris intérieurement et de bonne foi la ferme résolution de devenir un homme nouveau.

J'allais me trouver livré à moi-même et sans guide. J'avisai perdu mon père et ma mère; ils avaient gémi de mes égaremens, et peut-être que les chagrins que je leur avais causés n'avaient pas peu contribué à abrégér leurs jours; je ne pouvais y songer sans me faire les

reproches les plus cruels. Les remords déchiraient mon âme, et ce terrible souvenir empoisonna fréquemment mon existence; tant il est vrai que notre conscience est un juge beaucoup plus sévère pour nous que l'opinion publique et même les lois.

J'entrai en fonctions, et je fus placé dans un bureau, auprès d'un homme qui était chargé d'arrêter et de surveiller les malfaiteurs, les voleurs et tous les individus dont la société a quelque chose à redouter.

Je fus pendant quelque temps employé en qualité d'écrivain et copiste; mais comme je montrais de l'aptitude et du zèle et quelques connaissances pour la rédaction, mon chef me donna bientôt le titre de son secrétaire, et une sorte de suprématie sur tous ceux qui étaient soumis à ses ordres. En sorte que ceux qui se regardaient comme mes égaux durent m'obéir lorsque je leur parlais au nom du chef.

Ce dernier n'avait pas des connaissances très-étendues, son éducation avait été négligée, sa vie avait été très-orageuse, il avait donné dans plus d'un travers. Doué d'une intelligence naturelle, il y ajoutait une dose assez forte d'orgueil et d'amour-propre qui lui persuadaient qu'il était capable de tout; aussi traitait-il ses subordonnés avec un despotisme extraordinaire. Il leur faisait sentir à chaque instant le poids de son autorité; dans d'autres momens il était familier avec eux; son caractère était un composé bizarre de mille irrégularités auquel il fallait être aveuglement soumis, sans quoi l'arbitraire s'en mêlait, et il renvoyait impitoyablement ceux qui n'étaient pas assez souples pour se plier à sa volonté.

Tel était l'homme avec lequel je devais vivre et passer mon temps. Mon caractère étant assez liant, et la nécessité m'imposant la loi d'une

grande soumission, j'en contractais l'habitude, et bientôt je sentis tous les avantages de ma résolution.

Je m'aperçus bientôt que je faisais de très-grands progrès dans sa confiance ; il s'établit une espèce d'intimité entre nous, je devins son confident, au point qu'il n'eut plus de secret pour moi, et qu'il me communiqua ce qui touchait à ses intérêts les plus chers.

Je sentis tout le prix de cette amitié ; car il n'était pas facile de lui plaire, en raison des violences auxquelles il se livrait quelquefois, lorsque les choses n'allaient pas à son gré, ou qu'il éprouvait quelques contrariétés ; alors il s'en prenait à tout le monde, et il fallait attendre en silence que la bou-rasque fût passée.

Le travail dont j'étais chargé ne manquait pas d'importance, et j'étais occupé du matin au soir, et de temps en temps très-souvent la nuit,

Lorsqu'il y avait quelque opération un peu sérieuse, je les dirigeais ; le chef l'exigeait afin d'être certain qu'on n'y apporterait aucune négligence, et le succès couronnait mes démarches, ce qui ne contribuait pas peu à me mettre bien dans son esprit, et il m'accordait queques gratifications qui m'encourageaient et stimulaient de plus en plus mon zèle.

Maria m'était toujours chère, mais cette liaison me devenait, pour ainsi dire, nuisible et préjudiciable.

Je me rappelais sans cesse les avis de l'homme bienfaisant et généreux qui m'avait rendu de si grands services, pendant ma détention et mon séjour à Bicêtre ; il m'avait conseillé de rompre cette liaison, et j'en sentais plus que jamais la nécessité, mais j'hésitais encore. Comment porter un coup aussi cruel à celle dont la bienfaisance et la tendresse, aussi actives

que continuelles , avaient adouci tout ce que ma position et mon existence avaient eu de rigoureux.

J'étais aussien butte à quelques plaisanteries , à quelques sarcasmes de la part de ceux avec lesquels je vivais chaque jour , et je me trouvais contraint par la nécessité plus impérieuse mille fois , de renoncer à Maria : mes occupations , les affaires dont j'étais chargé , exigeaient cette rupture. Toute espèce de société qui était antérieure à mes nouvelles fonctions , pouvait me rendre suspect et me faire perdre le peu de confiance que l'on m'accordait. Je résolus donc de profiter de la première occasion qui se présenterait pour opérer cette séparation , et j'espérai que Maria m'en fournirait elle-même le prétexte.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE

M. COÇO.

HISTOIRE

DE

M. GOGO,

POUR FAIRE SUITE

A CELLE DE VIDOCQ,

CONTENANT

DES DOCUMENTS PRÉCIEUX SUR SON ORIGINE ET
SA NAISSANCE; LE RÉCIT DE SES FAITS ET GESTES
PENDANT SA JEUNESSE; DE SES AVENTURES,
SES AMOURS, ET D'AUTRES ÉVÈNEMENS QUI
L'ONT FAIT JOUIR D'UNE CERTAINE CÉLÉBRITÉ;

Par G....

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ DELARUE, LIBRAIRE, QUAI DES
AUGUSTINS, N^o 11.

1830.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON.

HISTOIRE

DE

M. COCO.

J'AI promis à mes lecteurs de leur faire connaître Maria, et je vais tenir parole : on verra que les rigueurs du destin entourèrent, pour ainsi dire, son berceau, et qu'elle fut la victime des événemens les plus cruels et les plus désastreux.

Maria était la fille d'un honnête et riche agriculteur qui habitait dans ses propriétés et les faisait valoir, à quelques lieues de Rolduc, dans

la Flandre hollandaise. Il avait une épouse aussi sage que vertueuse qui faisait son bonheur, et plusieurs enfans, nés de cette douce union, l'augmentaient encore : Maria était la plus jeune. Quelques domestiques des deux sexes partageaient les travaux de la maison, et le père de Maria jouissait d'une grande aisance ; il passait même dans la contrée pour avoir beaucoup d'argent, il était généralement estimé ; et quoique son habitation fût isolée et assez éloignée de toute autre maison, ceux qui le connaissaient le visitaient assez souvent. Il accordait même une généreuse hospitalité aux voyageurs et secourait encore ceux qui en avaient besoin. On voit que ce brave homme avait d'excellentes qualités, et ce furent ses vertus qui causèrent sa ruine et celle de sa famille.

Un soir un de ses garçons, en revenant de labourer une pièce de

terre, rentra avec un homme blessé à la tête et au bras, qu'il avait trouvé exténué de fatigue et de besoin, et qui était assis au pied d'un arbre. La pâleur de cet individu avait frappé le laboureur, et aussi humain que son maître, il s'était approché de lui et lui avait offert des secours, en s'informant des causes de l'état déplorable dans lequel il le voyait.

L'inconnu lui avait répondu que passant la veille dans un petit bois, situé à quelques lieues, il avait été attaqué par trois individus qui l'avaient arrêté et volé, après l'avoir mis dans l'état où il le voyait, parce qu'il avait opposé de la résistance, comptant sur sa force et son courage.

Les assassins étant parvenus à le terrasser, l'avaient laissé baigné dans son sang, étendu sur la terre, et privé de tout sentiment, après l'avoir dépouillé d'une somme assez

forte qu'il venait de recueillir, provenant de l'héritage d'un de ses parens qui demeurait dans la campagne près de Wesel. Il ajoutait qu'il avait cru reconnaître dans ces trois individus des hommes qui s'étaient arrêtés dans la même auberge que lui pour se rafraîchir, et qui, le voyant prendre de l'argent dans sa ceinture pour payer sa dépense, avaient sans doute formé le projet de l'assassiner et de le voler.

Ils étaient sortis de l'auberge, en même temps que lui, en prenant une autre route; mais à la faveur des bois, des buissons et des chemins de traverse que sans doute ils connaissaient, ils étaient parvenus à le devancer, et à se trouver avant lui dans le bois où ils l'avaient attaqué, ayant vu la direction qu'il prenait, et lui surtout étant sans défiance, comptant d'ailleurs sur sa force et sur la clarté du jour qui ne lui laissait rien soupçonner.

D'après ce récit le paysan, touché de compassion, avait invité le blessé à le suivre; il lui avait aidé à se relever, après lui avoir fait prendre un verre d'une boisson qu'il avait dans une bouteille attachée au collier de l'un de ses chevaux, et il l'avait fait monter également sur un d'eux; c'est ainsi qu'ils étaient arrivés à la maison.

Le maître approuva la conduite de son garçon, après qu'il lui eût raconté tous ces faits, et de suite son épouse s'empressa de prodiguer au blessé tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Il avait plusieurs blessures, et principalement deux coups de sabre, l'un sur la tête, et l'autre au bras. Sur l'observation qu'on lui en fit, il répondit qu'un des assassins avait une espèce de coutelas qui était caché sous sa blouse, de manière qu'on ne pouvait l'apercevoir, et que c'était lui qui l'avait assailli le premier; il

annonçait qu'il s'était vigoureusement défendu, et qu'il avait même renversé un des assassins d'un coup de bâton.

Tous les habitans de la maison étaient réunis autour de lui pour entendre ce récit, et plaignaient son sort.

Ils étaient bien loin de se douter combien cette pitié devait leur être funeste.

Lorsqu'on eût mis un appareil sur les blessures de cet homme, on le fit coucher, après lui avoir donné les alimens convenables; et le maître lui annonça qu'il pouvait se tranquilliser, se calmer, qu'il resterait chez lui jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli, et qu'il lui rendrait en outre tous les services que réclameraient ses malheurs et sa funeste position.

Le blessé lui exprima toute sa reconnaissance dans des termes qui commencèrent à donner de lui la

meilleure opinion. Ces bonnes gens se félicitèrent de pouvoir être utile à un infortuné, et le père en trouva le texte d'une exhortation qu'il fit à ses enfans.

Chacun se livra ensuite au sommeil, et il fut paisible; une bonne action laisse toujours l'âme en paix.

Le lendemain, l'épouse du vertueux agriculteur se leva la première, et rendit visite à son malade; il était réveillé, et se trouvait, disait-il, un peu soulagé. Ses blessures furent pansées de nouveau, et la conversation roula sur cet événement; il fut le sujet de tous les entretiens et de tous les propos.

On se livra aux travaux accoutumés. Le père de Maria se rendit aussi auprès de son blessé, et le questionna; il répondit à tout d'une manière satisfaisante. Il inspira donc une grande confiance à son hôte, qui jugeant les autres hommes d'après lui, ne pensait pas

qu'on pût avoir l'intention de faire du mal à son semblable.

Le blessé se rétablissait, ses plaies se cicatrisaient, les soins, les attentions dont il était l'objet; le repos, des alimens sains, tout concourait à lui rendre la santé. Doué d'un physique intéressant, d'une grande taille, et s'exprimant bien, il inspirait de l'intérêt. Il vit un des enfans qui s'occupait à lire, il s'approcha de lui, et prenant son livre, il en lut lui-même quelques passages avec une telle facilité, qu'on fit cercle autour de lui, et que les auditeurs furent émerveillés. Le maître lui-même lui en fit compliment, et le blessé s'offrit à reconnaître les services qu'on lui rendrait, en donnant quelques leçons aux enfans. La proposition fut acceptée avec autant de plaisir que de satisfaction, et cet homme se trouva ainsi installé dans la maison pour y remplir des fonctions qui devaient nécessaire-

ment ajouter à l'intérêt qu'il inspirait déjà.

Il entra de suite en exercice, et comme tout ce qui est nouveau flatte ordinairement les enfans, ils s'empressèrent de venir réclamer les leçons de leur maître : le père et la mère leur recommandèrent d'être bien obéissans et bien attentifs, afin de devenir savans.

Ils le promirent, et une sorte de satisfaction se répandit sur tous les visages. Le blessé, devenu instituteur, adoucit même sa physionomie, qui sans avoir rien de repoussant, paraissait un peu sévère.

L'habitude de se voir amena la confiance, et fit naître plus tard l'amitié. Les blessures se fermèrent, il ne resta plus qu'un peu de faiblesse et de difficulté à se servir du bras; l'instituteur commença à circuler dans la maison, et à se promener dans les pièces de terre qui l'environnaient.

Il donnait toujours des leçons aux enfans, et ses élèves faisaient des progrès. Le père et la mère en étaient très-satisfaits.

Enfin l'instituteur se rétablit entièrement. Un soir qu'on était à table en famille, il annonça que son intention était de partir, afin de ne point être à charge plus longtemps à ses hôtes. Il ne pouvait reconnaître leurs soins et leur bienfaisance que par une éternelle gratitude ; mais qu'il fallait qu'il allât chercher les moyens de réparer la perte qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait été arrêté par les assassins.

Le père de Maria lui témoigna la surprise qu'il éprouvait, et qu'il était étonné qu'il voulût quitter sa maison si promptement ; et tout en applaudissant au motif qui l'engageait à partir, il lui restait un moyen de prouver sa reconnaissance, s'il croyait lui en devoir, et que c'était de continuer l'éducation de

ses enfans ; il ne lui offrait point de salaire, mais qu'il trouverait moyen de le récompenser. Il ajouta qu'il avait besoin de lui pour régler quelques affaires et des comptes en retard. Enfin d'après ces ouvertures, notre homme consentit à rester et le voilà de la famille. Tout le monde en parut flatté ; il s'offrit à se rendre utile, et à prouver son zèle pour la prospérité de ceux qui l'accueillaient avec tant de bienveillance.

Le lendemain l'honnête Flamand lui fit parcourir toutes ses propriétés, lui indiqua les revenus qu'il en retirait, et il poussa la confiance jusqu'à lui donner connaissance des sommes d'argent qu'il avait en réserve pour l'établissement de ses enfans, et accroître ses propriétés de diverses pièces de terre qui l'avoisinaient.

Notre homme écoutait avec une extrême attention tout ce que lui

annonçait le bon père, et les réflexions qu'il faisait annonçaient un penchant déterminé pour le bien et une âme vertueuse; en sorte que le Flamand se persuadait que c'était réellement un trésor qu'il possédait dans sa famille.

Au bout de quelque temp, cet inconnu, qui se fit connaître enfin sous le nom de Fritz, devint le factotum de la maison, il était chargé de tout, il donnait des ordres aux domestiques, et le faisait avec douceur, de manière à ce qu'il avait su se concilier l'estime et l'amitié de tous. On le voyait sans jalousie, et les enfans eux-mêmes le regardaient comme un second père.

Il continuait à leur donner des leçons, et il dit un jour à son hôte qu'il était nécessaire de se procurer d'autres livres, afin d'étendre les connaissances de ses enfans. Il proposa d'aller à la ville prochaine pour se les acheter, et le lende-

main il se disposa à s'y rendre. On lui sut gré de son zèle; il lui fut fourni un cheval, de l'argent, afin de faire les emplettes, et il partit avec promesse de revenir le lendemain; car la distance était trop grande pour qu'il pût faire le voyage dans un jour.

Il arriva, ainsi qu'il l'avait annoncé, et il rapporta tout ce qui était nécessaire pour l'éducation des enfans. On fut enchanté de son retour. Cette famille était déjà tellement accoutumée à le voir, qu'il semblait que le bonheur eût fui de leur maison, parce qu'on avait été environ deux jours sans avoir Fritz sous les yeux.

Sa présence ramena la joie, et la sérénité reparut sur tous les visages. Les enfans surtout ne pouvaient se lasser de lui faire les plus tendres caresses, ils y étaient encouragés par leurs parens, et ils ne se doutaient pas, les uns et les autres,

qu'ils avaient donné un asile à un monstre qui s'abreuverait bientôt de leur sang, et qui, semblable au tigre, goûterait une joie féroce en contemplant les membres palpitans de ses victimes.

Telle était l'imprévoyance de ces infortunés ; ils avaient reçu dans leur maison à un inconnu sans prendre aucune information, sans s'assurer si ce qu'il avait annoncé était vrai ou contourné ; enfin ils avaient ouvert et creusé eux-mêmes l'abîme qui allait les engloutir.

On ne peut s'empêcher de croire et de penser qu'il est une sorte de fatalité qui nous poursuit, et à laquelle nous ne pouvons échapper, parce qu'on épaissit soi-même le voile qui pourrait nous montrer la vérité.

Fritz jouissait de la confiance de ses hôtes, il est vrai qu'il ne faisait rien qui pût faire naître le moindre soupçon, il ne témoignait aucune

curiosité, et on allait au-devant de tout ce qu'il aurait pu désirer pour la satisfaire.

Cet état de choses dura encore quelque temps. Fritz régla tous les comptes de la famille de son hôte, qui compta avec lui une somme très-considérable, renfermée dans un lieu secret que lui seul avait connu jusqu'à ce jour, il en avait même fait un mystère à son épouse ; mais Fritz lui paraissait tellement dévoué, il le croyait tellement son ami, qu'il fit une exception en sa faveur.

Fritz parut redoubler d'activité et de zèle, après avoir obtenu un témoignage aussi éclatant de la confiance intime de son protecteur ; rien ne paraissait lui échapper de ce qui pouvait intéresser la famille, dont il était, pour ainsi dire, devenu membre. Il entra dans les plus petits détails de l'économie domestique ; l'épouse même s'em-

pressait de lui demander des conseils et, qui plus est, de les suivre. Il était parvenu à fasciner les yeux de tout le monde, au point que personne ne lui portait envie, tant il avait su mettre d'adresse dans sa conduite. Les amis de la maison, qui de temps en temps venaient en visiter les maîtres, les félicitaient sur l'heureux hasard qui, en leur procurant les moyens de rendre service à un infortuné, leur avait donné un semblable ami : ils devaient, selon eux, en remercier le ciel. C'était un concert général d'éloges, et Fritz en jouissait avec une modestie dont on était étonné, et qui ajoutait encore à la considération qu'on lui accordait.

Le calme du bonheur, la paix, compagne de la probité, régnaient dans l'intérieur de cette honorable et vertueuse famille; mais l'orage grondait sur la tête de tous ceux qui la composaient.

Fritz allait lancer la foudre et la désolation sur ceux qui devaient lui être aussi chers que sacrés.

Un jour qu'il visitait les propriétés de l'homme généreux qui l'avait si bien accueilli, au détour d'un sentier, un homme, inconnu pour tous excepté pour lui, se présente tout-à-coup, et ils eurent ensemble un très-court entretien. L'étranger disparut sur-le-champ; il fut seulement aperçu par un des domestiques de la maison qui travaillait dans une pièce de terre voisine, et qui n'avait point été vu par Fritz.

A son retour à la maison, le domestique en parla à son maître, sans faire aucune observation qui pût tirer à conséquence, et le maître lui-même n'en conçut aucun ombrage. Seulement lorsque Fritz rentra, il lui dit : Vous avez donc rencontré quelqu'un dans votre promenade? On vous a vu parler à un inconnu.

Fritz, préparé à tout, ne fut point déconcerté, quoique cette observation lui causât intérieurement un peu d'émotion; et il répondit avec une espèce d'indifférence : C'était un étranger qui s'était égaré et qui me demandait à rejoindre le grand chemin, et je le lui ai indiqué.

On se mit à déjeuner; et, comme on était à table, un des amis de la maison entra : on l'invita à prendre place, il accepta.

Après avoir parlé de choses indifférentes, il annonça qu'il avait fait, à environ une lieue de la maison, la rencontre de cinq à six individus dont la mise et l'extérieur l'avaient effrayé. Il en dépeignit principalement un dont les dehors l'avaient surtout frappé, et le même domestique qui avait annoncé à son maître que Fritz avait parlé à quelqu'un, se trouvant là, s'écria : Il ressemble précisément à celui que

j'ai vu ce matin avec M. Fritz. Cette réflexion ne troubla point son imperturbable sang-froid; il ajouta : Oui, ce portrait ressemble assez à celui qui m'a parlé; mais j'y ai fait peu d'attention.

Ma foi, dit encore l'ami qui déjeunait, je ne voudrais pas rencontrer ces messieurs-là au coin d'un bois; cependant il ne faut pas juger les gens sur la mine. Au reste, on dit qu'une bande de voleurs et d'assassins parcourt ces contrées à vingt ou trente lieues à la ronde. Ils ont attaqué plusieurs personnes et les ont dévalisées : on ajoute qu'ils ont été rencontrés par des gendarmes, et qu'ils se sont battus. Il y a eu des blessés de part et d'autre, sans qu'on ait pu arrêter aucun de ces scélérats. C'est bien malheureux, dit le père de Maria; ce sont peut-être ceux qui ont blessé et volé notre bon ami Fritz. — Cela se pourrait, répliqua Fritz. Cepen-

dant celui qui m'a parlé n'était pas du nombre : il est vrai que je n'ai eu affaire qu'à trois. — Vous avez été attaqué? observa l'ami qui avait rencontré les hommes en question. — Oui, Monsieur, et je suis à peine rétabli de mes blessures. Sans les bons soins et l'humanité des maîtres de cette maison, j'aurais succombé aux maux que j'éprouvais et au chagrin d'avoir perdu tout ce que je possédais.

C'est un hommage que je me plais à rendre à mon bienfaiteur, et ma vie entière, employée à lui être utile, ne sera qu'un très-faible dédommagement de tout ce qu'il veut bien faire pour moi.

J'approuve votre reconnaissance, dit l'ami, elle fait votre éloge, et je vois qu'on ne m'a pas trompé lorsqu'on m'a parlé de vous.

Mais nous ne devons point perdre de vue l'objet principal. C'est la rencontre que j'ai faite des hom-

mes dont je vous ai parlé; si comme il y a lieu de le présumer, ce sont des malfaiteurs, il faut se mettre en garde et préparer ses armes; quant à moi, je ne me mettrai plus en route qu'avec d'extrêmes précautions. S'ils se présentaient à mon domicile, j'ai de quoi leur répondre, et nous sommes assez nombreux pour faire un feu bien nourri.

Fritz ajouta : Je doute que les brigands osent attaquer les maisons, ce serait aussi par trop d'audace; au reste, nous sommes également assez de monde ici pour leur résister; s'ils viennent, nous en rendrons bon compte. Mais pour quoi se livrer à de semblables craintes; il faut se mettre en mesure, et se tenir tranquille.

C'est aussi mon avis, dit le maître, et la conversation changea. Il fut question des enfans et des progrès qu'ils faisaient. Je suis fâché que

nous soyons si éloignés les uns des autres, dit l'étranger, sans cela, j'aurais aussi prié M. Fritz de s'occuper de mes enfans. Je l'eusse fait volontiers, fut sa réponse; mais cela n'est pas possible pour le moment, car j'ai d'autres occupations non moins importantes, et il faut que je remplisse avec exactitude les obligations auxquelles je me suis voué, et qui sont si chères à mon cœur.

Le temps s'écoulait; l'ami, toujours préoccupé de la rencontre qu'il avait faite, ne voulut pas trop tarder à se mettre en route, pour rentrer dans son domicile, et on se sépara.

Dès qu'il fût parti, on trouva ses inquiétudes exagérées, et Fritz fut le premier à les approuver; il observa qu'en pareille circonstance il ne fallait rien avoir à se reprocher. Comme on avait une haute opinion de lui dans la famille, on se rangea de son avis, et il demanda s'il y avait

des armes dans la maison; on lui répondit qu'il ne s'en trouvait aucune, et il prononça hautement qu'on avait tort. Il jugea donc très-à-propos de s'en procurer dès le lendemain, et qu'il se chargerait de se rendre à la ville prochaine, pour faire cette acquisition. On fut encore de son avis; et il donna l'ordre de lui tenir un cheval prêt pour le point du jour, afin de n'apporter aucun retard à ce qui lui semblait si nécessaire.

Il ne fut point encore contredit, et dès le soir même, on lui remit de l'argent, non seulement pour des armes, mais encore pour divers livres qui seraient nécessaires aux enfans, et auxquels il n'avait songé lors de son premier voyage.

On applaudissait à sa prévoyance, on y retrouvait une nouvelle preuve de son dévouement, et il semblait qu'il fût le Palladium de cette honnête famille.

Il partit donc comme il avait été décidé, et on fit des vœux pour son prompt retour, car il était devenu pour ainsi dire indispensable dans la maison ; il semblait qu'il y manquait quelque chose, lorsqu'on ne le voyait pas.

O sainte amitié ! délices des âmes pures, faut-il que des êtres corrompus, et si peu faits pour te connaître ; usurent ton nom, et le souillent pour se masquer et tromper la vertu : c'est ce qui arrive chaque jour dans la société, et les exemples qui nous frappent chaque jour ne nous corrigent point. La plume se refuse parfois à tracer de semblables horreurs ; mais on ne doit cependant pas hésiter à offrir le tableau de la perversité humaine, pour l'instruction de tous.

Fritz, en se mettant en route avant que son bienfaiteur fût levé, ainsi que sa famille, avait recommandé aux domestiques de ne rien négliger

pendant son absence, pour que les travaux n'éprouvassent aucun retard.

Cet homme était celui qu'il affectionnait le plus, en raison du service qu'il lui avait rendu, lorsqu'il l'avait conduit à la maison, après l'avoir trouvé blessé et presque expirant.

La journée du lendemain se passa comme à l'ordinaire ; on attendait Fritz le jour suivant. Déjà il était nuit close, lorsqu'on entendit frapper très-fort à la première porte d'entrée ; tout le monde se mit en alerte et sur ses gardes. On ne savait ce que cela signifiait, avec d'autant plus de raison que c'était un événement extraordinaire. Un domestique se rendit vers la porte, et demanda qui frappait ainsi. On reconnut la voix de Fritz, et la joie dissipa les alarmes.

On fut enchanté de le revoir ; il descendit de cheval, et dit qu'il

avait jugé à propos de faire une grande diligence, afin de dissiper toutes les inquiétudes qui devaient naturellement être moins grandes, puisqu'on serait en mesure pour parer aux événemens.

C'est ainsi que Fritz aveuglait sur son compte une famille, dont il organisait la ruine et la mort avec un calme, une tranquillité, qu'on ne remarquerait pas dans l'homme qui méditerait l'action la plus louable et la plus vertueuse.

Les êtres voués au crime par instinct, par caractère et par habitude, éprouvent, il faut le penser, une sorte de jouissance à faire le mal; c'est un aliment pour leur âme de boue. On serait tenté d'accuser la Providence pour avoir donné naissance et lancé dans la société des hommes de cette trempe.

Heureux ceux qui ont été assez favorisés du sort, pour n'avoir jamais eu aucune espèce de point de

contact avec cette tourbe ignoble qui peuple nos cités, et principalement les capitales! c'est là qu'on respire ces émanations pestilentielles et contagieuses des vices et de la corruption.

L'autorité pourrait paralyser ces maux et les atténuer un peu, s'il ne lui est pas permis de les détruire entièrement. Il n'y aurait qu'un moyen bien simple à employer, ce serait de voir avec un peu moins d'indifférence une foule d'individus qui, sans revenus, sans état, sans aucuns moyens d'existence, mènent un grand train, sont toujours bien mis, logent dans des appartemens somptueux, fréquentent les spectacles, prennent leurs repas dans les restaurants les plus recherchés. Il faut donc nécessairement que ces hommes nomades de tous les quartiers d'une ville; emploient des moyens illicites pour se procurer de quoi fournir à leurs dépenses et

nourrir leur oisiveté. Ce sont des demi-fripons, des chevaliers d'industrie, des faiseurs d'affaires, qui se torturent l'imagination pour exploiter la confiance publique à leur profit, faire des dupes, et se moquer ensuite, au sein de la débauche, de ceux dont ils ont trompé la bonne foi en méditant leur ruine.

Nous pouvons citer à l'appui de ces assertions, les Gen.... les Lart.... les St.-Ma... St.-Am... d'A... de Bet... et mille autres, morts ou vivans, qui ne doivent qu'au hasard, et peut-être à l'impunité, de ne pas avoir figuré en prison, dans les bagnes ou sur un échafaud.

Si l'autorité songeait de temps en temps à ces individus, et qu'elle portât le flambeau du grand jour et de la justice sur les replis tortueux de leur conduite; elle les effraierait, elle les forcerait à changer de conduite, à faire un retour sur eux-mêmes, et plus tard les tribunaux

ne seraient pas obligés de les punir.

Ce qui me reste à peindre dans ce qui touche à Fritz, eut cependant une pareille source. Il était né, comme beaucoup d'autres, pour briller dans la société, par des qualités précieuses et aimables; et ce furent des tigres, des forcenés possédés de l'amour du sang et du carnage pour se procurer de l'or.

Revenons à Fritz. Outre ses armes, dont il avait fait l'acquisition, il apportait plusieurs volumes curieux, ornés de planches et de gravures, qui avaient rapport à l'agriculture, à la botanique, à l'histoire naturelle; et en les montrant à toute la famille, et principalement aux enfans, il leur promettait de les conduire dans la campagne, et de rendre ainsi leurs promenades instructives.

Cette idée souriait à ces âmes tendres et ingénues, et ils rêvaient

un bonheur dont ils ne devaient entrevoir que le crépuscule, pour tomber ensuite dans la nuit horrible du néant.

C'était ainsi que Fritz voilait avec adresse ses sinistres projets, et qu'il cachait le serpent sous les fleurs.

Il ne fut question pendant toute cette journée, que de l'exécution des projets séduisans de promenades dans la campagne; et le père et la mère remercièrent Fritz de ses bonnes intentions pour les êtres qui leur étaient si chers, qui faisaient le charme du présent, et leur donnaient l'espoir des délices de l'avenir.

Nous nous appesantissons sur tous ces détails, qui pourraient paraître oiseux, mais ils sont en quelque sorte nécessaires pour faire ressortir ce qui nous reste à peindre.

Fritz se donna à peine le temps de se reposer des fatigues de la

veille, et dès le point du jour, il parut au milieu des domestiques et des ouvriers occupés des divers travaux, pour se faire rendre compte de ce qui s'était passé pendant sa courte absence. Il entra dans les plus grands détails, et ce qui ne lui était pas encore arrivé, il parcourut tous les bâtimens, les examina avec le plus grand soin, et rien n'échappa à ses regards.

On mit sur le compte de la prévoyance et de l'intérêt ce qui n'était qu'un moyen d'assurer le succès des plus infâmes projets. Enfin ce drame terrible, conduit avec tant d'art et tant d'astuce, approchait de son dénouement. La plus étonnante catastrophe allait le signaler, et ceux qui devaient aider le coupable héros de cette infernale machination, pour l'exécuter n'attendaient que le moment de se mettre en scène.

Le jour et l'heure avaient été

fixés ; tout dépendait donc du signal , et c'était Fritz qui devait le donner , à moins que quelque circonstance imprévue ne forçât à remettre la partie ; car on ne pouvait tout prévoir , quoique les mesures fussent prises de manière à ce qu'on ne craignît aucun échec.

La nuit devait couvrir de ses voiles sombres cette scène d'horreur , et ce fut la troisième , après le retour de Fritz de son second voyage , que se passèrent les plus cruels attentats.

Fritz , outre les livres et les armes qu'il avait apportées , avait encore dans son porte-manteau un paquet qu'il n'avait pas montré d'abord. Les enfans toujours curieux , et principalement Maria , lui avaient demandé ce que ce paquet renfermait. Il existait une telle familiarité entre eux , qu'ils n'avaient pas hésité à lui faire cette question ; et Fritz avait répondu que c'était quelque chose

de curieux et d'agréable dont il voulait leur faire encore un mystère pour quelque temps ; mais il ajoutait qu'il ne tarderait pas à les mettre dans sa confiance.

Les enfans accoutumés à la soumission et au respect ne lui firent pas d'autres instances , ni d'autres questions. Enfin ce moment annoncé et désiré arriva. Le soir , la famille étant réunie à table pour souper , et les autres habitans de la maison se trouvant dans le même endroit , Fritz se leva de table et passa dans sa chambre. Il en revint bientôt , portant un paquet ficelé et enveloppé de papier ; il l'ouvrit , et il s'y trouva une jolie boîte , renfermant des bonbons et autres friandises de diverses espèces ; il les distribua lui-même à tout le monde , sans en excepter même les ouvriers et les domestiques. Il les invita à les

manger , et après en avoir pris également dans la boîte , il donna l'exemple , et ce fut un concert unanime de louanges et d'éloges. On les trouva d'un goût exquis et délicieux.

Fritz alors referma la boîte et la porta dans sa chambre , en se réservant , disait-il , le plaisir d'en offrir une autre fois. Lorsqu'il rentra , on lui fit de nouveaux complimens. L'heure s'avancait ; la nuit couvrait depuis long-temps l'horizon. Chacun se retira pour se livrer au sommeil , et en se quittant , on dit un mot des projets du lendemain , on se promit des jouissances et des plaisirs , et le silence régna bientôt sous le toit solitaire , qui était l'asile de la

vertu , de la probité , de l'innocence , où l'humanité et la bienfaisance avaient accueilli le plus grand des scélérats et le plus cruel de tous les hommes.

Parents infortunés , enfans malheureux et innocens , et vous tous qui viviez avec eux , votre tombe allait s'ouvrir , la faux de la mort allait vous moissonner , elle devait vous frapper dans les bras du sommeil , au milieu d'un songe heureux peut-être. Le crime veillait et l'éternité seule s'ouvrait pour vous.

L'affreux et homicide Fritz était retiré dans sa chambre , il avait l'oreille au guet , il n'entendait plus aucun bruit , il voyait peu-à-peu

toutes les lumières s'éteindre dans les diverses chambres, et ses desirs coupables, ses vœux sanguinaires et criminels allaient s'accomplir.

Il ne veut point mettre de précipitation dans ce qui lui reste à exécuter, afin de ne rien donner au hasard. Lorsqu'il s'est passé un laps de temps plus considérable que celui qui était nécessaire pour que tout le monde fût endormi profondément, il sort de sa chambre, et pénètre dans toutes celles de la maison, il n'oublie pas le moindre réduit.

Alors il est certain que les maîtres, les enfans, les valets sont plongés dans un sommeil léthargique, grâce

aux prétendus bonbons, aux friandises préparées, qu'il a distribués à ceux dont il conjurait depuis longtemps la perte, la ruine et la mort.

Il a su échapper au piège qu'il avait dressé pour les autres; ce qu'il a mangé, étant d'une forme différente, ne contenait rien de nuisible, il n'a pu se tromper. Il jouit, il sourit à l'avenir qu'il espère; et, pour achever ce qu'il a commencé d'une manière digne de lui, il ouvre la première porte, va jusqu'à l'entrée extérieure, et bientôt il rentre suivi de ses complices, des brigands dont il est le chef, qui attendaient dans la campagne, et qui sont les mêmes que l'ami, qui avait déjeûné

quelques jours avant, avait rencontrés, et dont l'un d'eux était venu prendre le mot d'ordre du chef, et avait été aperçu par un des domestiques.

Dès qu'ils furent entrés, Fritz leur dit : Amis, nous n'avons plus rien à craindre, toutes les richesses que renferme cette maison nous appartiennent, et nous ne pouvons redouter aucune indiscretion. La mort va frapper impitoyablement tous ceux qui existent dans ces lieux, ils n'en ressentiront ni les angoisses, ni les souffrances. Suivez-moi, et frappez sans pitié; je vais vous donner l'exemple. Tous jurèrent d'obéir et d'imiter leur chef. Un instant, ajouta Fritz, faisons entrer dans la

cour nos deux amis, qui gardent les chevaux dans la campagne, nous serons plus tranquilles, et nous pourrons charger plus facilement les objets qui doivent devenir notre proie.

Ils exécutèrent promptement cette dernière résolution, ensuite ils entrèrent dans la première chambre. Le père, la mère, les enfans, les valets, même celui qui avait conduit Fritz dans la maison, furent désignés pour tomber sous le fer et le poignard des assassins.

Avant de commencer cette horrible boucherie, ces monstres voulurent se repaître de la vue de leurs

victimes. Ils étaient alors dans la chambre des parens. Fritz leva le premier le bras , il frappa ses bien-fauteurs. Les autres assassins se dispersèrent , et le sang ruissela de tous côtés.

Il ordonna ensuite à deux de ces brigands de se rendre à la chambre des enfans , qu'il leur indiqua , et de les traiter comme les autres. Ils partirent. Mais par un de ces événemens incompréhensibles , qui mettent la raison humaine en défaut , le sommeil de la jeune Maria n'avait pas été aussi profond , ni aussi long que celui de ses parens et de ses frères et sœurs ; elle n'avait pas mangé en entier le bonbon que Fritz lui avait donné , et avait con-

servé le reste dans sa poche ; elle se releva dans un moment où les deux assassins se disposaient à monter. Ils parlaient entre eux ; Maria , entendant des voix inconnues , se leva les pieds nus , et vint regarder au haut de l'escalier qui ce pouvait être.

Dès qu'elle aperçut les figures atroces de ces brigands , qui étaient couverts de sang et le poignard à la main , saisie de frayeur , elle resta muette , et se cacha sous le lit qui était près d'elle. A peine y était elle , que les assassins entrèrent ; ils poignardèrent tous les enfans et comme Maria était couchée avec une de ses sœurs , ils ne se doutèrent pas qu'il manquait quelqu'un dans

le lit, et descendirent pour rendre compte à Fritz de ce qu'ils avaient exécuté.

Ce scélérat était occupé avec ses complices à s'emparer de l'argent déposé dans le lieu mystérieux, dont il avait connaissance, grâce à la confiance de l'homme dont il avait reconnu la bienfaisance et les bontés par un assassinat; les autres fouillaient dans les meubles, dans les armoires, et s'emparaient de tout ce qu'il trouvaient à leur convenance. Ils firent un butin considérable, et Fritz regrettait beaucoup de ne pouvoir tout enlever. Il fut question de remplir un chariot; mais Fritz observa qu'il fallait fuir promptement, qu'on ne tarderait pas à

s'apercevoir de cet événement, quoique la maison fût éloignée de toute autre habitation, qu'on se mettrait sur leurs traces, sur les diverses routes, et que s'ils avaient une voiture avec eux, leur fuite ne serait pas aussi rapide. On devait donc renoncer à ce projet, et se contenter de l'or, de l'argent et des bijoux, qui se montaient à une somme considérable.

Les chevaux furent chargés promptement; Fritz en prit deux dans les écuries, dont l'un devait lui servir de monture, et l'autre le suivrait, conduit par un de ses affidés, qui ne devait pas le quitter, parce qu'il porterait l'or et les bijoux, dont on ferait le partage

tage lorsqu'on serait tout-à-fait en sûreté.

Tout étant à-peu-près terminé, ces scélérats osèrent parler de se rafraîchir pour se remettre de leurs fatigues. Fritz les approuva, et ils se mirent à table auprès des corps encore palpitans de leurs victimes.

Ils purent se livrer à la joie et remercier la fortune qui les avait favorisés. La nuit était à peine à la moitié de son cours, ainsi ils s'abandonnèrent sans inquiétude à ce délassement, qu'on ne se permet que dans ces momens où l'âme est en paix et le cœur sans reproche.

Fritz jugea à propos de donner l'ordre du départ, et tous les as-

sassins se rendirent auprès de leurs chevaux.

Fritz qui ne perdait rien de vue et qui avait une prévoyance à toute épreuve, voulut s'assurer qu'aucune voix accusatrice ne s'élèverait contre lui et ses complices, et que la tombe ensevelirait pour jamais ce fatal secret.

Il parcourut la maison, et vit que la mort avait tout soumis à son funeste empire. Il monta à la chambre des enfans, et que devint-il lorsqu'il vit Maria sortir de dessous le lit, pâle, tremblante et à demi-morte, qui se jetant à ses pieds et lui baisant les mains qu'elle inondait de ses larmes, lui disait : Ah ! bon M. Fritz, sauvez-moi, ayez

pitié de moi ! des hommes effroyables, armés de poignards, sont entrés ici ; ils ont tué mes frères et mes sœurs, peut-être en ont-ils fait autant à papa et à maman. Sauvez-moi de leur fureur ; c'est Dieu qui vous envoie au secours de Maria.

Fritz était stupéfait, il était immobile de surprise. Il réfléchissait au parti qu'il avait à prendre, et il était sur le point de sacrifier Maria ; mais les larmes de cette enfant, sa jeunesse, ses prières, le hasard qui l'avait sauvée, semblaient lui dire qu'il ne devait pas se montrer plus cruel que le destin. Un mouvement extraordinaire de pitié le saisit, et prenant la jeune fille dans ses bras, il lui dit : Maria, calmez-vous, ne

craignez rien ; je vais vous conserver la vie.

Le sourire et la joie reparurent sur la figure de Maria. Il lui dit de rester tranquille, qu'il fallait qu'il la quittât un instant ; qu'il allait revenir, et qu'il comptait sur son obéissance ; elle la lui promit.

Fritz ferma la porte, et descendit pour annoncer cet événement à ses complices. Ces scélérats, qui commettaient de sang-froid les plus grands crimes, crurent que c'était un ordre que le ciel leur donnait de conserver Maria, et, d'un commun accord, ils décidèrent qu'ils l'emmèneraient avec eux ; mais ils crurent nécessaire de lui couvrir la

figure d'un mouchoir, pour qu'elle sortit de la maison sans rien voir de ce qui s'était passé, et qu'elle ne pût les connaître jusqu'à nouvel ordre, et qu'ils ne fussent assez éloignés pour ne rien craindre.

Fritz ordonna le départ le plus prompt, il remonta vers Maria, et lui annonça qu'elle allait venir avec lui; l'enfant s'y soumit volontiers. Il ajouta qu'ils devaient partir pour aller rejoindre ses parens, et elle se réjouit de faire un voyage. Il abusait ainsi de son innocence; il lui banda les yeux, et, la prenant par la main, il la fit descendre et la plaça dans la cour auprès de son cheval, devant la mettre en croupe derrière lui.

Toute la bande des brigands étant réunie dans la cour, il commanda qu'on se tint prêt à monter à cheval. Ensuite s'étant muni de plusieurs chandelles qu'il réunit, il en fit un faisceau, plaça un des siens à l'entrée de la principale grange, et lui ordonna de mettre le feu à la paille et aux fourrages dès que la troupe serait sortie, et de venir ensuite le rejoindre promptement.

Il commanda à cheval, y monta lui-même. On passa une ceinture autour de Maria, placée en croupe derrière lui, comme il l'avait décidé; il la noua assez solidement pour retenir l'enfant, et piquant des deux, il partit suivi de dix à

douze scélérats qui l'avaient reconnu pour chef : celui qui était resté en arrière les eut bientôt rejoints. Ils marchèrent par des chemins qui leur étaient connus ; et ils étaient déjà un peu éloignés, lorsqu'une clarté extraordinaire fit disparaître tout-à-coup les ténèbres. Ils s'arrêtèrent un moment, et ils virent que la flamme dévorait l'habitation qu'ils venaient de quitter et piller.

Fritz pensa que cet incendie empêcherait qu'on ne soupçonnât l'affreuse vérité, et qu'en découvrant les ossemens des cadavres sous les ruines et les décombres, il se trouverait, ainsi que ses complices, à l'abri de tout soupçon ; et que ceux

qui l'avaient connu supposeraient qu'il avait péri comme les autres dans les flammes.

Le jour ne paraissait pas encore, et ils marchaient toujours afin de franchir la frontière avant qu'on pût se mettre sur leurs traces, ou qu'il fût donné des ordres pour surveiller ceux qui se présenteraient pour la passer.

Maria, derrière son cavalier, demandait de temps en temps dans quel endroit ils allaient, Fritz lui disait de se tranquilliser, et que bientôt ils arriveraient à leur destination. Il avait encore recommandé à tous les hommes de sa bande de ne rien dire qui fit con-

naître la vérité, et même de ne parler que lorsque cela serait nécessaire, et à voix basse.

Le ciel s'éclaircissait à l'horizon et l'aurore allait bientôt annoncer le soleil, lorsque Fritz découvrit qu'ils ne tarderaient pas à se trouver en pays étranger. Il dit à celui qui le suivait avec un cheval qu'il conduisait en main, d'ôter le mouchoir qui couvrait la tête de Maria, parce que s'ils eussent fait quelque rencontre, on eût avec raison trouvé extraordinaire qu'un enfant fût dans cet état. Il ne donna point d'autre motif que celui qui devait paraître naturel : c'est qu'il n'y avait plus rien à craindre pour cet enfant, de la fraîcheur de la nuit.

Il fut obéi ; et Maria, en recouvrant, pour ainsi dire, la lumière, poussa un cri de joie et remercia Fritz, qui lui répondit dans des termes qui exprimaient la tendresse et l'amitié ; et cependant peu d'heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait été le bourreau de ses parens, et que son poignard s'était levé sur l'innocente Maria.

On ne doit point être étonné de l'extrême facilité avec laquelle les hommes les plus profondément pervers savent prendre tous les tons. Fritz en est un exemple frappant ; le rôle qu'il avait joué pendant son séjour dans la maison de Maria en fournit une preuve. Il eût, à ce qu'il paraît, surpassé le

caméléon; et cette adresse extrême lui était nécessaire pour ne pas dessiller les yeux de l'infortunée Maria, et perpétuer, autant qu'il serait possible, son heureuse ignorance.

Nos brigands finirent par pénétrer sans encombre dans des contrées étrangères, où ils n'avaient plus rien à craindre, et ils arrivèrent dans un village où l'un des amis de Fritz était connu. La traite avait été longue, les hommes et les chevaux extrêmement fatigués, avaient besoin de se rafraîchir et de prendre du repos.

Ils furent reçus dans une auberge où ils passèrent pour des marchands

de chevaux, qui étaient chargés de fournir des remotes pour la cavalerie, et on ne conçut aucun soupçon. Quant à Maria, c'était l'enfant de Fritz; il la conduisait chez un de ses parens, qui devait en prendre soin, pendant les voyages qu'il était obligé de faire pour les affaires de son commerce. Tout cela parut encore vraisemblable, et ils se mirent ainsi à l'abri des questions et de la curiosité.

Un repas fut commandé, et en attendant qu'il fût prêt, Fritz monta dans une chambre avec Maria, qui étant habituée à le voir, ne témoignait aucune crainte; elle se contenta seulement de demander deux ou trois fois quand elle verrait ses

parens, et qu'ils tardaient bien à arriver.

Fritz lui répondait qu'ils étaient retenus pour quelques affaires importantes, mais qu'elle les verrait avant peu. Maria se contentait de ces réflexions évasives, et se livrait ensuite aux distractions de son âge.

Les amis de Fritz le faisaient demander de temps en temps pour décider ce qu'ils avaient à faire; et il fut arrêté qu'une partie de la bande partirait d'abord, et se rendrait dans un lieu qui fut indiqué, pour ne pas se faire remarquer; car un trop grand nombre de cavaliers pourrait à la fin paraître sus-

pect; et ils n'étaient pas encore assez éloignés du théâtre de leurs crimes, pour que le bruit d'un événement aussi affreux qu'extraordinaire ne se répandît pas bientôt au loin.

Fritz roulait d'ailleurs d'autres projets dans sa tête; les richesses dont il était possesseur pouvaient lui fournir les moyens de vivre tranquille et heureux. Il s'était bien servi de ses complices pour les acquérir, mais il n'avait pas l'intention de les partager avec eux; il voulait bien leur accorder une récompense; mais semblable au lion, il prétendait s'en approprier la plus grande partie, et même la totalité, si cela était possible.

Il réfléchissait aux moyens à employer; il ne pouvait avoir recours à la violence, il était seul contre tous. Il résolut donc de s'en tenir à la ruse, et pour qu'on ne se doutât de rien, il redoubla de confiance et d'attention pour ses amis. Il poussa la duplicité, au point de leur dire que s'il n'avait pas encore été question du partage de leurs richesses, c'est qu'il eût été très-imprudent de s'en occuper dans une maison publique et étrangère, mais que cette opération importante, qui les intéressait tous, aurait lieu dès qu'ils se seraient assurés une retraite paisible. On approuva cette résolution.

Le repas étant servi, on se

mit à table. Le festin fut gai. Les joyeux propos n'y furent pas épargnés, et Maria, placée près de Fritz, fut l'objet de ses attentions et de ses complaisances. Il lui prodigua même de douces caresses, et Maria les lui rendait avec ces grâces enfantines qui ont tant de charmes pour les âmes pures. Elle croyait toujours voir dans Fritz le meilleur ami de ses parens.

Le dîner touchait à sa fin, et Fritz sortit un instant avec deux autres de ses amis, pour arrêter le départ. En passant dans la cour de la maison, il aperçut une voiture de voyage qui était sous la remise, et qui était commode pour transporter une grande quantité de bagages. Il

l'examina, et dit qu'il serait satisfait d'en avoir une pareille. Un des valets de la l'auberge lui observa qu'elle était à vendre, et qu'il pouvait en parler au maître de la maison. Il suivit ce conseil. Le marché fut conclu. On y plaça tout ce qui était sur les chevaux de la bande, et ce fut encore un nouveau moyen de cacher et de soustraire à tous les yeux les objets qu'ils avaient entre les mains. Ensuite Fritz et Maria furent se placer dans la voiture, et il fut décidé qu'on y attèlerait son cheval, celui du brigand qui l'avait toujours suivi, et le cheval de main qui portait l'or et l'argent, qui furent déposés dans la caisse de la voiture.

Tout étant ainsi disposé et arrangé, le cortège se mit de nouveau en route. Maria, à côté de Fritz, était enchantée; et le brigand, dont le cheval était à la voiture, servit de conducteur et de postillon. Fritz l'affectionnait plus que les autres, parcequ'il allait au-devant de tout ce qui pouvait lui être agréable. C'était celui dont l'aspect était moins farouche, et depuis que Maria était avec ces brigands, il avait eu pour elle des attentions particulières, et Fritz paraissait lui en savoir gré. La jeune fille elle-même le voyait avec une sorte de plaisir.

Après avoir suivi pendant quel-

que temps la grande route, ils s'arrêterent sur la lisière d'une forêt qui se trouvait à droite. Fritz descendit de la voiture, et ayant réuni autour de lui tous ses amis, qui avaient mis pied à terre, ils tinrent une espèce de conseil, qui dura environ un quart-d'heure, ensuite ils montèrent à cheval. Fritz vint se placer auprès de Maria, et on donna le signal du départ, alors la caravane suivit une route de la forêt. Maria admirait la grandeur des arbres, et Fritz lui donna quelques explications qui parurent l'intéresser.

Après avoir suivi les diverses sinuosités de la route, une maison

d'une architecture antique, et dont quelques parties tombaient en ruines, s'offrit tout-à-coup à leurs regards. Un des cavaliers piqua des deux, pour aller en avant, annoncer l'arrivée de Fritz et de ses associés, et lorsque la troupe arriva, plusieurs individus se hâtèrent de venir prendre les chevaux pour les conduire à l'écurie. La voiture passa sous une voûte, au bout de laquelle était une porte qui s'ouvrit, et qui communiquait dans une arrière-cour. Dès qu'elle fût entrée, la porte se referma avec fracas, ses serrures et ses verroux en assurèrent la clôture, et la clé en fut remise à Fritz, qui la mit dans une poche qu'il avait sous le

côté de son vêtement. Il descendit, prit Maria dans ses bras, lui donna un baiser, et la posa à terre. Ensuite celui qui avait servi de postillon, ouvrit une remise, y fit entrer la voiture, détela les chevaux, les conduisit dans une écurie en face, et ferma la remise, dont Fritz prit également la clé.

Un escalier assez large était dans le fond; Fritz prit Maria par la main, et ils montèrent ensemble jusqu'au premier étage. Fritz ouvrit la porte, et ils se trouvèrent dans un appartement assez vaste et sans meubles, qu'ils traversèrent sans s'arrêter; ensuite ils entrèrent dans une chambre où il y avait un lit, et qui paraissait communiquer dans

d'autres pièces. Il y avait des armes de diverses espèces dans un des angles, et Fritz fit asseoir Maria sur une espèce de canapé, en lui disant de se reposer en attendant que ses parens arrivassent, et qu'ils ne tarderaient pas à paraître. Il la flattait toujours de cet espoir, afin de tempérer l'ennui ou l'impatience qu'elle pourrait avoir.

Il prit un siège lui-même, s'approcha d'une table, et, s'appuyant la tête sur la main, il parut bientôt plongé dans une profonde méditation; Maria l'observait en silence. Cet état avait duré assez long-temps, lorsque celui des brigands qui avait conduit la voiture monta, et lui annonça d'une voix basse que les au-

tres membres de la troupe ne tarderaient pas à paraître ; qu'il leur avait entendu former le projet de venir le trouver pour faire le partage de tout ce qu'ils possédaient, et que s'il refusait, ils sauraient l'y contraindre. Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas été de cet avis, mais la majorité le voulait ainsi.

Fritz ne parut nullement effrayé il répondit qu'il en ferait toujours à sa volonté. Celui qui venait de lui donner cet avis l'assura qu'il pouvait compter sur lui. Fritz se leva alors, s'approcha de l'endroit où étaient les armes, prit un sabre et deux pistolets ; et, après s'être assuré qu'ils étaient en état, il reprit tranquillement sa place, et mit

ces armes sur un petit meuble qui était auprès de la table sur laquelle il s'était d'abord appuyé.

Il y avait à peine un moment qu'il était assis, lorsqu'on frappa à la porte opposée à celle par laquelle il était entré. Son homme de confiance s'écria : Les voilà ! Fritz lui dit : Va ouvrir la porte, ensuite conduis cet enfant dans l'appartement du rez-de-chaussée, et tu reviendras aussitôt. Il obéit ; les associés de Fritz entrèrent, et Maria sortit avec son guide, qui ne tarda pas à reparaître.

Dès qu'ils furent tous réunis, ils firent part de leurs intentions à Fritz ; et celui qui portait la parole

l'ayant fait avec une sorte de hauteur et d'arrogance, Fritz lui observa d'un ton ferme et sévère que ce n'était pas ainsi qu'il devait parler; que jamais il n'avait eu l'intention de s'approprier ce qui appartenait à la société; qu'ils savaient tous de quelle manière le partage devait être fait; que la moitié devait lui échoir comme chef et ayant lui seul arrangé l'affaire, et qu'il ne s'en départirait pas.

Celui qui avait déjà parlé au nom de tous répondit que c'était précisément ce qu'ils ne voulaient pas, et qu'il s'y opposerait le premier par tous les moyens qui étaient en son pouvoir; en même temps il mit la main sur son poignard. Fritz

furieux se leva, et s'écriant avec force : Comment, tu oses me menacer ! il prit un des pistolets et lui brûla la cervelle. Alors ils se mirent tous en défense, les uns pour Fritz, les autres contre lui. Il prit un autre pistolet, et fit tomber à ses pieds un des assaillans; mais un de ses adversaires, qui se trouvait derrière lui, lui plongea son poignard dans le corps, et Fritz, après avoir poussé un cri terrible, alla mesurer la terre; il expira sur-le-champ. Ainsi finit le plus grand et le plus cruel de tous les scélérats. Cette mort fut mille fois trop douce, et ce n'est point là le prix qu'il devait recevoir de tous ses crimes.

Observons encore que ce tigre avait tellement su gagner l'amitié des trop confians et infortunés parens de Maria, que dans l'effusion de leur cœur, et au milieu de ces doux épanchemens, ils furent jusqu'à lui dire qu'ils regrettaient qu'une de leurs filles ne fût pas encore dans l'âge de se marier, qu'ils s'estimeraient heureux de pouvoir s'attacher un ami tel que lui, par les liens du sang.

Ces intentions si bienveillantes, qui annonçaient l'excès de l'amitié et de la bienveillance, n'effleuraient même pas le cœur de Fritz. Il était mort à toute espèce de sensibilité, et l'airain le plus dur se fût amolli plutôt que son âme. Il osa même

prodiguer des caresses aux enfans, presser leurs mains pures et innocentes dans les siennes, et il reçut leurs embrassemens, peu d'heures avant leur destruction préparée de longue main.

Les brigands ayant perdu leur chef, la fureur et la colère s'éteignirent ; les armes leur tombèrent des mains, et ils se dirent : Entendons-nous, partageons les trésors qui nous sont échus en partage, et que chacun se retire où il voudra. Le métier que nous faisons n'est pas sans danger ; vivons tranquilles du fruit de nos travaux. Cet avis fut adopté de tout le monde.

Et que ferons-nous de cet enfant ? dit l'un d'eux ; il faut en prendre

soin : nous ne devons pas nous montrer inhumains. En cessant d'être des brigands et des assassins, la pitié doit rentrer dans nos cœurs.

Je me charge de Maria, reprit celui qui avait paru le plus sensible pour elle ; je l'élèverai avec la portion du butin qui me reviendra. Les autres ne voulurent pas se montrer moins généreux que lui, et ils arrêtèrent qu'on lui donnerait une certaine somme pour Maria. Au reste, ajoutèrent-ils, ce n'est qu'une restitution.

On procéda au partage de tout ce qui provenait des vols et des assassinats commis par ces brigands,

et cela ne se bornait pas à ce qui avait été pris chez le père de Maria : cette maison était depuis longtemps le dépôt des brigandages. Chacun eut une somme considérable en or, en argent, sans compter les effets, et on fit la part de Maria.

Le lendemain ils se séparèrent et abandonnèrent leur repaire, après avoir enterré dans la forêt les cadavres de ceux qui avaient été tués.

Maria, qui ne se doutait point de ce qui s'était passé, suivit celui qui venait de se charger de sa destinée. Il attela ses deux chevaux à la voiture, y plaça son bagage et son

argent. Il eut également soin de prendre des armes, et, se mettant en route, il se dirigea vers la Franconie ; c'était son pays natal. Il n'avait pas oublié de se munir de vivres, et il fit prendre quelques alimens à Maria, qui, tout étonnée et, pour ainsi dire, stupéfaite des événemens qui s'étaient passés sous ses yeux, demandait à son guide quand elle verrait ses parens, et pourquoi Fritz n'était plus avec elle. Il se contenta de lui dire qu'ils viendraient, ils continuèrent à marcher.

A bout de huit jours, ils arrivèrent dans un village; c'était le terme de leur voyage, et Hermann, c'est

ainsi que se nommait le père adoptif de Maria, lui annonça qu'ils n'iraient pas plus loin. Ils s'arrêtèrent devant une petite maison qui était au bout du village, et Hermann descendit; il entra dans cette espèce de chaumière, et bientôt une femme âgée, accompagnée d'une fille d'environ vingt-cinq ans, vinrent avec lui à la porte. Il prit Maria dans ses bras, et lui dit : Voilà ma mère et ma sœur qui auront soin de vous en attendant que vos parens arrivent. Ils entrèrent tous dans la maison. Hermann plaça sa voiture dans un enclos qui était derrière la maison, et, après avoir donné à manger à ses chevaux, il revint près de ses parens qui ne l'avaient

pas vu depuis plusieurs années , et qui furent enchantés de son retour, avec d'autant plus de raison qu'il paraissait avoir fait fortune. Il leur raconta son histoire , et ne dit que ce qu'il convenait de divulguer , tant sur son compte que sur celui de Maria, et ces bonnes gens n'en demandèrent pas davantage.

Il déposa tous ses effets et son argent dans un petit réduit obscur de la maison. La nuit vint , on se livra au repos. Maria coucha avec la sœur. Pour Hermann, il se plaça dans l'écurie sur la paille , près de ses chevaux , et il y avait long-temps qu'il n'avait passé une nuit aussi paisible.

Le lendemain , le bruit de son arrivée se répandit dans le village ; ses parens , ses amis vinrent le voir. Il eut le bon esprit de ne pas faire connaître quelle était sa fortune ; il dit seulement que , grâce à son activité, il avait gagné de quoi acheter une petite maisonnette , et le lendemain il devint possesseur d'une habitation qui était à vendre.

Il s'y installa avec sa mère , sa sœur et Maria, dont ils prirent les plus tendres soins. Elle avait douze ans , et lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année , Hermann crut devoir lui faire connaître quelle avait été la destinée de ses parens

qui avaient été victimes de la scélératesse de Fritz, qui, en se présentant blessé chez eux, l'avait été dans une rencontre avec des gendarmes, ainsi que l'avait annoncé l'ami du père de Maria, en déjeunant avec lui.

Cette fille infortunée donna des larmes à ses parens; et quoiqu'elle eût de la reconnaissance pour Hermann, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'elle l'avait vu avec les assassins de sa famille, et une certaine horreur la faisait frissonner à chaque instant lorsqu'elle jetait les yeux sur lui.

Elle résolut donc de quitter une maison qui lui retraçait d'une ma-

nière si horrible les plus cruels souvenirs; et un jour qu'elle était allée à une petite ville voisine, elle ne revint point. Elle avait un peu d'argent qu'elle avait conservé, parce que Hermann lui en donnait de temps en temps; elle s'en servit pour s'éloigner de plus en plus de lui. Elle se mit au service de plusieurs personnes, et finit par arriver à Paris, où, après avoir vécu dans une espèce d'abandon et mené une conduite un peu équivoque, funeste résultat de son inexpérience, et de l'abandon dans lequel elle était tombée par suite de ses malheurs, je la rencontrai. Elle était faite pour intéresser par ses agrémens et par ce qu'elle me ra-

conta de son histoire. Je m'attachai à elle, je sus lui inspirer les sentimens dont j'étais pénétré, et nous formâmes une liaison à laquelle j'aurais dû le bonheur, si la réflexion fût venue à mon secours et que la raison eût dirigé ma conduite.

Telle est l'histoire de Maria : on verra qu'elle a subi de terribles épreuves. Nous nous sommes quittés; cette séparation était indispensable. Je devais songer à me faire un état, et à éloigner tout ce qui pouvait me rappeler de tristes et pénibles antécédens. Je m'applaudis chaque jour d'avoir pris ce parti; et si je n'ai pas reconquis entièrement l'estime publique, au moins

je suis à l'abri de toute espèce de blâme depuis ma rentrée dans la société.

Je vais maintenant continuer le récit de ce qui me concerne sans m'en écarter. Les fonctions que je remplissais ne me donnaient aucun relâche; leur importance exigeait une extrême assiduité. En y ajoutant encore celle que commandait le chef sous les ordres duquel je me trouvais, et qui croyait par-là se donner une très-grande importance, on pourra se convaincre que je n'avais pas un moment à moi. J'étais assez heureux pour faire face à tout, et je m'amusais de temps en temps de l'extrême suffisance et de la présomption de mon chef. Il visait à

l'esprit, à l'érudition, depuis que la fortune lui souriait, et il s'imaginait qu'en acquérant quelques billets de banque de plus, il devenait un savant et un connaisseur. On voyait dans son domicile et dans son bureau des livres, des dessins, des tableaux, des gravures, dont il n'eût pu indiquer ni les titres ni le sujet. Il ressemblait à ce Russe qui, voulant avoir une bibliothèque parce qu'il était riche, répondait à son libraire qui lui demandait quels livres il voulait : « Mais, comme chez l'impératrice; des gros en bas, des petits en haut. » Il avait aussi quelques *croûtons* à sa disposition, qui lui vendaient des *Raphaël*, des *Poussin* et des *Titien* :

il y avait de quoi pouffer de rire.

Au reste, chacun a ses ridicules, ses petites ambitions : on peut les tolérer lorsque les uns ou les autres ne portent point préjudice à la société et ne blessent aucuns de ses membres. Mon chef avait été dans une cathégorie beaucoup plus dangereuse pour tous; mais soit raison, hasard ou bonheur, il s'en était tiré.

Plutus lui souriait maintenant; il se lançait dans toutes sortes d'opérations plus ou moins lucratives, et il faisait même servir ses fonctions aux succès de ses projets et de ses spéculations. Il espérait donc être un peu plus tard un des favoris du dieu des richesses et avoir entrée dans le temple; et pour y arriver

plus vite , il avait un petit char attelé d'un coursier vigoureux qui devait lui épargner les fatigues de la route.

J'admirais sans envie et sans jalousie ce qui se passait sous mes yeux. Ce n'est pas que je visse avec dédain ce qui peut assurer une existence heureuse et tranquille , mais je ne voulais l'acquérir que par des moyens légitimes ; c'était un parti pris , je m'étais promis de ne plus m'en écarter , et il fallait que mon âge mûr me fît pardonner les erreurs de ma jeunesse.

Quoique je n'eusse pas le loisir de me livrer à quelques distractions , cependant un jour que je pouvais disposer de quelques heures , je me rendis chez une personne de ma

connaissance , et là je rencontraï une femme que je n'y avais pas encore vue. Un sentiment qui jusqu'alors m'avait été inconnu agit sur moi , nos yeux se rencontrèrent ; et , par une sorte de sympathie , elle éprouva le même trouble que moi. J'eus ensuite occasion de lui parler en particulier , nous nous entendîmes bientôt ; nous résolûmes de former ensemble une liaison , et l'accord le plus parfait régna bientôt entre nous.

Comme j'avais mes occupations et que je ne pouvais me rendre à mon domicile pour prendre mes repas , elle avait beaucoup de temps à elle : nous convînmes ensemble qu'elle ferait un petit commerce.

Elle avait quelques épargnes, j'avais de mon côté un peu d'argent en réserve ; je le lui mis entre les mains. Elle acheta des marchandises, et elle les plaça d'une manière très-avantageuse : il en résulta un bénéfice assez considérable dès le premier moment, et nous doublâmes nos fonds. Mon chef, ainsi que quelques-uns de ses amis, se moquèrent de mon association, la tournèrent en ridicule, sans songer les uns et les autres qu'ils en avaient formé de plus disparates et même de plus blâmables. Il voulut me forcer à rompre cette liaison, et je m'y refusai constamment.

Il s'en suivit un très-grand refroidissement avec mon patron ; je

n'étais plus son ami ni son confident. Mes travaux étaient presque toujours l'objet de la censure la plus amère. Je souffrais ces vexations sans murmurer, parce que j'étais sous la férule, et que dans tous les états les plus forts font la loi. Un événement extraordinaire opéra bientôt un grand changement dans ma position sociale.

On découvrit qu'il circulait un grand nombre de faux effets publics. Il s'agissait de trouver le coupable, mon chef en fut chargé. Malgré tous ses talens, sa perspicacité, et mille autres qualités qu'on pouvait lui supposer, il n'avait pas l'art de deviner, et ensuite il ne pouvait rien faire sans le secours

de ses collaborateurs ou employés sous ses ordres. On lui avait promis une forte récompense si le succès couronnait ses démarches, et, pour stimuler le zèle de ses subordonnés, il annonça que la gratification serait partagée entre tous. L'espérance d'avoir part au gâteau donna des yeux de lynx à chacun et doubla l'activité. Enfin on réussit à atteindre le faussaire, à connaître son atelier, son laboratoire; et toutes les pièces de conviction furent bientôt mises entre les mains de l'autorité, qui se livra de suite à l'instruction de cette importante affaire qui intéressait le crédit public.

Notre chef reçut la gratification;

mais, oubliant ses promesses et notre active coopération pour l'arrestation du coupable, il fit la part du lion, la fit très-grasse et se l'appropriâ.

Il s'en suivit des murmures qui arrivèrent jusqu'à son oreille. Il voulut les faire cesser, et prit le ton haut et impérieux d'un despote qui veut qu'on adore en silence ses volontés et ses caprices. Nous eûmes une explication ensemble; il se fâcha, je le quittai; son orgueil en fut blessé.

N'ayant plus de fonctions, je m'occupai du commerce de mon épouse, car elle l'était devenue légitimement.

Je ne songeais plus en aucune

manière aux fonctions que j'avais remplies ; j'évitais même d'avoir la moindre accointance avec mes anciens collaborateurs, lorsque mon ci-devant chef cessa ses fonctions. Je ne sais si ce fut par l'effet d'une destitution ou d'une démission.

L'autorité jeta les yeux sur moi pour le remplacer ; j'acceptai les fonctions ; je tâchai, par mon zèle et mon activité, de répondre à la confiance dont on avait daigné m'honorer. Si j'ai été assez heureux pour rendre quelques serices à la société, j'en trouve la récompense dans le fait en lui-même, et j'ose espérer qu'on m'en tiendra compte ; c'est le seul prix que j'ambitionne. Je l'of-

frirai à ceux qui me voudront quelque bien, et l'opposerai aux déclamations et aux criaileries de mes détracteurs.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.